

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA FÊTE DE LA GLOIRE



Hier a eu lieu, au Trocadéro, la fête des blessés du camp retranché de Paris. Le président de la République, les membres du gouvernement, plusieurs de nos grands chefs militaires honoraient de leur présence cette solennelle manifestation de reconnaissance nationale envers les braves qui étaient les héros de la fête. M. Viviani, président du Conseil, prononça un émouvant discours où il affirma sa foi en nos glorieux lendemains.

LA SITUATION MILITAIRE

La bataille des Karpathes

Nous avons quelques renseignements par les communiqués officiels de l'état-major et par les informations de presse sur la bataille qui fait rage dans les Karpathes. Ils nous donnent une idée de la situation d'ensemble, sans préciser suffisamment les détails. On peut cependant, en s'aidant de la carte, fixer à peu près la ligne de bataille. *Excelsior* a donné hier matin un croquis de la partie occidentale des Karpathes, et nous conseillons à nos lecteurs de se procurer la carte publiée par le service géographique de l'armée, feuilles de l'Europe au 1.000.000.

Depuis la prise de Przemysl, qui leur a ouvert les routes des Beskides orientales, les Russes ont fait un puissant effort pour traverser ces montagnes, malgré les rigueurs d'un hiver tardif, et pénétrer en Hongrie; c'est, en effet, par cette région que passent les routes les plus courtes et les plus faciles relativement, de Galicie en Hongrie. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la Tisza (ou Theiss), qui borde par sa haute vallée le pied des grandes Karpathes, s'infléchit au sud d'Ungwar vers le sud-ouest et forme un obstacle considérable qui force les routes du nord à converger sur Myskolsk et de là sur Budapest. Quatre voies ferrées venant de Tarnov par Neu-Sandek, de Przemysl par le col de Lupkow, de Lemberg par le col d'Uzok (ou Oujok) et par le col de Verecke, aboutissent à Myskolsk. Outre ces voies ferrées, huit grandes routes et quelques chemins moins importants traversent les Karpathes et débouchent à Eperjes, à Homona, à Ungwar et à Munkacs pour converger encore sur Myskolsk.

Cette topographie doit faire comprendre la stratégie des Russes. Actuellement, leurs colonnes ont eu raison de la résistance des Austro-Allemands sur le front Neu-Sandek-col d'Uzok; elles descendent les vallées hongroises et, aux dernières nouvelles, elles ont atteint Bartfeld, Sztrapko, Mezzo-Laboresc, le col de Roslok et Volozate. Leur aile droite marche sur Eperjes, pendant que le centre prend pour direction générale Homona et Ungwar.

Mais les Austro-Allemands viennent de tenter une contre-offensive, non pas dans la région que nous venons d'indiquer, et où il semble qu'ils sont en pleine retraite, mais à l'est du col d'Uzok, appuyant cette manœuvre par les forces dont ils disposent encore en Bukovine. En effet, l'offensive russe ne s'est pas développée dans cette partie des Karpathes comme dans les Beskides orientales; et cela se comprend. La manœuvre russe vise Budapest et non pas la Transylvanie; l'aile gauche des armées russes a donc plutôt un rôle défensif dans la Galicie orientale et en Bukovine. L'état-major allemand qui dirige les opérations — et peut-être Hindenburg n'est-il pas étranger aux opérations en cours — a pensé qu'en menaçant par une poussée violente de l'aile droite des armées austro-allemandes les communications des Russes par Lemberg et Przemysl, il arrêterait d'abord l'avance de l'adversaire au nord de la Tisza et qu'il pourrait peut-être le forcer à battre en retraite dans des conditions difficiles. Nous ne serions pas surpris qu'à cette manœuvre de l'aile droite correspondît une offensive préparée dans la région de Cracovie. Il y aurait toujours ainsi du « kolossal » dans cette grande tenaille stratégique!

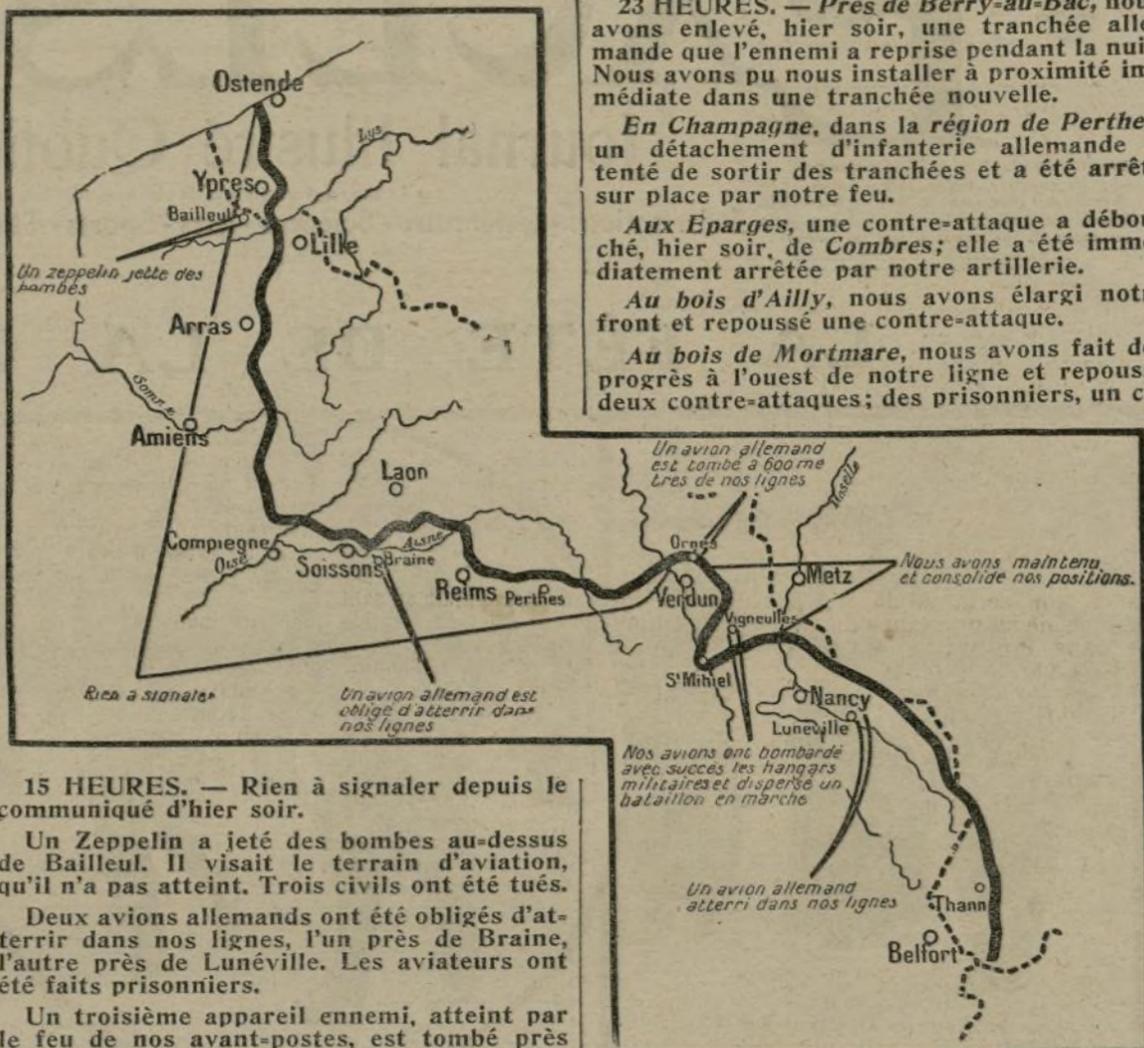
Aux dernières nouvelles, toutes les attaques austro-allemandes étaient arrêtées sur le front Uzok-Kossiowa, entre les deux voies ferrées de Sambor et de Stryi. Du côté de la Bukovine, la situation paraissait également stationnaire. Dans la région du col d'Uzok, les attaques impétueuses des Russes semblaient prendre le dessus.

Le col d'Uzok est, comme on le voit, le nœud des deux manœuvres qui se poursuivent en sens inverse. Si les Russes s'en rendent maîtres et réussissent à en déboucher, la contre-offensive austro-allemande est vouée à un échec certain, et la retraite des corps qui y sont engagés devient difficile et ne peut s'opérer qu'au Sud, par conséquent en dehors de la grande zone d'action où se déploie la manœuvre sur Budapest.

On a raison de dire que cette bataille des Karpathes sera un des tournants décisifs de la guerre. Nos amis russes nous paraissent en état de la gagner. Mais ce ne sera pas avant plusieurs jours, et peut-être même plusieurs semaines, que nous les verrons définitivement maîtres des routes de la plaine hongroise.

Général X...

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 14 avril (255^e jour de la guerre)

23 HEURES. — Près de Berry-au-Bac, nous avons enlevé, hier soir, une tranchée allemande que l'ennemi a reprise pendant la nuit. Nous avons pu nous installer à proximité immédiate dans une tranchée nouvelle.

En Champagne, dans la région de Perthes, un détachement d'infanterie allemande a tenté de sortir des tranchées et a été arrêté sur place par notre feu.

Aux Eparges, une contre-attaque a débouché, hier soir, de Combres; elle a été immédiatement arrêtée par notre artillerie.

Au bois d'Ailly, nous avons élargi notre front et repoussé une contre-attaque.

Au bois de Mortmare, nous avons fait des progrès à l'ouest de notre ligne et repoussé deux contre-attaques; des prisonniers, un ca-

15 HEURES. — Rien à signaler depuis le communiqué d'hier soir.

Un Zeppelin a jeté des bombes au-dessus de Bailleul. Il visait le terrain d'aviation, qu'il n'a pas atteint. Trois civils ont été tués.

Deux avions allemands ont été obligés d'atterrir dans nos lignes, l'un près de Braine, l'autre près de Lunéville. Les aviateurs ont été faits prisonniers.

Un troisième appareil ennemi, atteint par le feu de nos avant-postes, est tombé près d'Ornes (nord de Verdun), à six cents mètres de nos lignes. Un des aviateurs a été atteint par une balle.

non de trente-sept, beaucoup de fusils et de munitions sont restés entre nos mains.

La Bulgarie prend des mesures pour éviter de nouveaux incidents

ATHÈNES. — Les récents incidents de Macédoine ne paraissent pas de nature à amener des complications entre la Grèce et la Bulgarie.

Dès le lendemain des incidents, le gouvernement hellénique fit à la Bulgarie des représentations amicales et arrêta diverses mesures en corrélation avec celles qu'adoptait la Serbie, mais qui n'avaient aucun caractère de coopération concertée.

D'après des renseignements donnés par un diplomate très au courant des choses balkaniques, la Bulgarie est décidée à maintenir de bonnes relations avec la Grèce et elle s'emploiera à éviter tout incident.

Enver pacha aurait organisé l'incursion des comitadjis.

MILAN. — Le correspondant du *Secolo* à Bucarest télégraphie :

Une autorité bulgare m'a déclaré que son gouvernement avait acquis la certitude et la preuve que l'incursion des comitadjis avait été organisée par Enver pacha. Depuis trois mois, celui-ci avait réuni en comité les chefs macédoniens mécontents de la neutralité observée par la Bulgarie envers la Serbie. M. Radoslavof, président du Conseil, afin de prouver sa loyauté, a donné ordre de désarmer la population turco-bulgare à la frontière serbe et d'interner dans le nord du pays les sujets bulgares suspects d'entretenir des relations avec les révolutionnaires. (Information.)

L'action commune de la Grèce et de la Serbie

ATHÈNES. — Les ministres de Serbie et de Grèce à Sofia ont appelé, chacun de son côté, l'attention du gouvernement bulgare sur les récents incidents survenus dans la région de Stroumitza et demandé des explications.

Les gouvernements serbe et grec examinent de concert les mesures défensives à prendre pour protéger leurs frontières respectives, d'après les plans qui sont à l'étude depuis l'année dernière et qui sont restés en suspens.

Le pape et le président Wilson

WASHINGTON. — Le président Wilson reconnaît qu'il a reçu une note du Vatican, par laquelle le pape se déclare prêt à coopérer avec lui pour le rétablissement de la paix; mais il se refuse à faire connaître ses intentions à ce sujet. (Information.)

La bataille des Karpathes marque de nouveaux progrès

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe). — Les 11 et 12 avril, la bataille des Karpathes, depuis la direction de Bartfeld jusqu'à celle de Stryj, a évolué avec une grande intensité.

Nos troupes ont progressé sur les deux rives de l'Ondava, au sud de Stropko. Elles se sont emparées de plusieurs hauteurs au nord-est de Telepath.

Elles ont remporté des succès dans la direction d'Oujok; après un combat extrêmement acharné, des hauteurs de la région des villages de Bukovitz, de Benef et de Vysschonizy sont tombées entre nos mains.

Nous avons fait 2.700 prisonniers, dont 53 officiers et nous avons enlevé un canon et une vingtaine de mitrailleurs.

Sur les hauteurs au sud de Volossate, surtout dans la région de Koziowa, l'ennemi a opéré des attaques impétueuses avec des forces importantes; toutes ces attaques ont été repoussées avec des pertes énormes pour l'ennemi.

En Bukovine, sur un front considérable, dans la direction de Zaletstchiki, l'ennemi s'est livré, dans la nuit du 11 avril, à des attaques furieuses, sous une pluie torrentielle et dans une obscurité impénétrable; mais partout notre infanterie, qui recevait l'ennemi à coups de baïonnette, a eu le dessus.

Sur le front à l'ouest du Niémen, nous avons repoussé plusieurs attaques allemandes.

Dans les autres secteurs de notre front, les rencontres entre les éléments en reconnaissance sont devenues plus fréquentes.

Les ordres du kaiser

LONDRES. — On télégraphie de Pétrograd aux *Daily News* que le kaiser a donné personnellement l'assurance aux chefs magyars qu'il considérera leur cause comme la sienne propre. Il a ordonné à ses troupes de ne se soumettre nulle part et il a insisté pour que le maréchal Hindenburg tente une nouvelle attaque générale, qui partirait de la Prusse orientale. (Information.)

M. Venizelos quitte Athènes

ATHÈNES. — M. Venizelos a pris congé hier du corps diplomatique.

L'ancien président du Conseil quittera Athènes jeudi prochain.

NOS LEADERS

Lectures

Des personnes, naturellement bien informées, nous racontent que le général Joffre a des préférences littéraires très caractérisées. Peut-il lire beaucoup de livres en cette saison où nous sommes laissés dire qu'il ne manque pas, par ailleurs, d'occupations sérieuses? Du moins, on lui connaît des auteurs de prédilection. Et ces écrivains favoris seraient Balzac, Dumas père, Victor Hugo, Dickens. Excellent choix, après tout, d'où l'on pourrait conclure cependant que le général Joffre est moins amoureux de la pure beauté des formes littéraires que de la substance abondante et riche qu'apportent aux lecteurs avides l'observation et l'imagination des romanciers et des poètes. Nous n'y voyons, au reste, nul inconvénient, et il faut convenir que le général Joffre lui-même est maître de choisir ses lectures.

Donc, il se plaît aux romans de Dickens. Goût judicieux qui ne saurait être désagréable à nos amis anglais et qui ne saurait non plus les surprendre. Dickens a été presque populaire en France. Il a exercé une indiscutable influence sur certains de nos romanciers fort amateurs de sa puissance d'analyse expérimentale dans l'invention romanesque et comme éberlués par la prodigalité de sa verve tantôt sentimentale et tantôt caricaturale. Mais le cas de Dickens est, en France, exceptionnel, et la plupart des écrivains anglais nous sont insuffisamment familiers. Il sera expédient, demain, de développer entre Français et Anglais une intimité intellectuelle qui deviendra favorable à la littérature anglaise comme à la littérature française. Si le général Joffre envisage cet avenir nécessaire, il a bien raison de lire Dickens, et, s'il n'envisage pas cet avenir, il a raison tout de même de lire Dickens, car Dickens est un romancier charmant dans la joie et délicieux dans les larmes...

Quant à Balzac! Balzac domine tout le roman, et à mesure que le roman évolue — et s'épuise — il semble le dominer de plus haut. Qui donc ne revient à Balzac et ne se procure le plaisir inestimable de le découvrir encore! Quant à Victor Hugo, son génie a retrouvé parmi nous tout son prestige. C'est en lui que l'on va chercher la grandeur épique et lyrique que les poètes de notre époque n'ont pas eu jusqu'à présent le loisir de renouveler. Quant à Dumas père!...

La belle exubérance méridionale de chez nous, le prodigieux don de vie, l'extraordinaire faculté d'expression! Edmond About constatait, et nous pouvons le constater avec la même précision maintenant, que Dumas père eut toujours le sens français. « Nul n'a parlé de Louis XIV avec plus de respect, de Marie-Antoinette avec plus de pitié, de Bonaparte avec plus d'admiration que ce républicain déclaré et convaincu. Il a été, concurremment avec Michelet, avec Henri Martin, avec les plus ardents, avec les plus austères, un vulgarisateur de notre histoire, et c'est ainsi qu'il a mérité l'amère faveur du destin qui l'a fait mourir à la fin de l'Année terrible, l'a retranché de la France en même temps que l'Alsace et la Lorraine et l'a enseveli, comme un héros vaincu, dans le drapeau national en deuil ». Et je suppose bien que, des romans si profondément français de Dumas, c'est *les Trois Mousquetaires* que le généralissime lit le plus volontiers. Il est ainsi d'accord avec ses soldats. Dans les tranchées, officiers et soldats sont enchantés toujours des aventures de d'Artagnan et de ses bons compagnons. Ces jours-ci, en des vers chaleureux, M. Gustave Rivet regrettait :

La bataille qui prend l'aspect d'un grand duel,
Où, le front haut, on voit l'ennemi face à face,
Où l'on triomphe avec le courage et l'audace,
Où des cœurs généreux coule le sang vermeil,
Où quand il faut mourir on meurt sous le soleil.

Nos soldats pratiquent un héroïsme plus sévère et plus grandiose encore peut-être; mais ils gardent le souvenir attendri et ravi des trois mousquetaires. D'Artagnan, Athos, Porthos, Aramis restent pour eux les héros privilégiés, les héros vraiment fraternels.

Louons nos soldats dont la sagesse est si ferme et si grave et si noblement mesurée; louons-les de chérir ces grands enfants à panache qu'anima Dumas père pour le divertissement des générations. Et louons-les de pratiquer la lecture face à l'ennemi. Une œuvre extrêmement significative parmi celles que multiplia l'ingénieuse cordialité française, est *l'Œuvre des livres pour les soldats blessés et convalescents*, due à l'initiative diligente de M. Puel de Lobel. Le bienfait de la lecture pour les blessés et les convalescents, vous le devinez. Montesquieu disait déjà qu'il n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé. Ce qui prouvait, d'ailleurs, qu'il n'avait

jamais eu de grands chagrins. Mais une heure de lecture, quel réconfort pour les soldats souffrants ou prisonniers! Quel réconfort aussi pour les combattants! Le plus admirable est que, du front, officiers et soldats réclament cette distraction de fiers esprits. Ils veulent, de propos délibéré, se procurer l'allégresse vivifiante que donne la lecture. Ils demandent des volumes à *l'Œuvre des livres*. Puisse *l'Œuvre des livres* être en mesure de leur en envoyer à profusion! Ce besoin passionné de lecture dans l'action même est un émouvant témoignage de la vertu raffinée de la France contemporaine.

J. Ernest-Charles.

En attendant...

Un mot de leur langue

De temps en temps, je vois discuter dans les feuilles publiques les conditions de la paix future. Il y en a qui veulent la ligne du Rhin parce qu'elle est frontière naturelle de la France. Il y en a d'autres qui répondent que s'annexer des territoires allemands, ce serait, de la part de la France, commettre la même bêtise que fit l'Allemagne en essayant d'avalir l'Alsace-Lorraine : elle la garda pendant quarante-cinq ans en travers du gosier, et ce fut très mauvais pour sa santé.

Il est très possible que cette manière de voir ne manque pas d'un certain bon sens. Seulement, écoutez l'histoire suivante, qui est arrivée :

Il y a un petit mois, on employa une cinquantaine de prisonniers allemands à décharger des wagons dans une gare, du côté de Tours.

D'abord ils accomplirent à peu près convenablement leur besogne. Et comme il n'est pas dans les habitudes françaises d'embêter le monde quand le monde se conduit à peu près bien, on ne leur disait rien du tout. On les traitait comme des hommes, peut-être même comme des hommes dans la peine, et le sous-officier allemand, par l'intermédiaire duquel on les commandait, se promenait sur le quai, les mains dans les poches.

Mais, insensiblement, ils travaillèrent moins et puis, un jour, plus du tout. Et, sur le juste reproche qu'on leur en fit, ils répondirent « qu'ils étaient fatigués ».

Alors l'officier français qui avait la responsabilité de ces cinquante Boches donna l'ordre à leur sous-officier de leur faire reprendre la besogne. Il donna cet ordre avec fermeté, mais politesse, comme il est d'usage, en France, de supérieur à subordonné. Mais le sous-officier fit la bête.

— Ils sont fatigués! dit-il.
Sur quoi, un autre officier, blessé, qui se trouvait là par hasard, dit à son collègue :
— Vous ne savez pas vous y prendre. Tenez, vous allez voir.

Ce fut magique! Le sous-officier rectifia la position et ses cinquante bonshommes travaillèrent comme des héros, incontinent.

Il faut parler aux gens la langue qu'ils comprennent, et la menace d'une annexion est un des mots de cette langue. Gardons-le dans le dictionnaire.
Pierre Mille.

UN GRAND SUCCÈS NAVAL



L'OFFICIER DU SOUS-MARIN ALLEMAND. — Voilà de quoi rendre l'armée jalouse; elle n'a rien fait qui vaille cela en Belgique...

Échos

Ils sont là.

Eh bien, mais?... il semble qu'on n'en ait pas soufflé mot. Ils sont là depuis trois jours. Ont-ils réapparu partout? Le *Veilleur* n'a pas fait d'enquête, mais il est sûr de n'avoir pas eu la berlue, en en voyant, plein une corbeille, chez un marchand de vin, au premier arrondissement. Ils étaient parfait de forme, dorés comme il convient. Enfin, c'étaient eux. Timide apparition peut-être. Non autorisée... qui sait? L'essentiel est qu'on en ait aperçu, et mangé. Maintenant que c'est connu, tout le monde va voir en leur renaissance une preuve nouvelle de ce que tout va bien sur le front de Mars et de Diane chasseresses.

Diane ne portait-elle pas un croissant au front — voyez Falguière — et nos gars des tranchées ne sont-ils pas des chasseurs aussi?

S'ils débarquaient en Angleterre...

Un instituteur anglais, qui demandait à ses élèves, âgés de sept à huit ans, d'écrire ce qu'ils feraient si les Allemands débarquaient en Angleterre, a collectionné les réponses suivantes :

« Je leur boxerais le nez et je les mettrais en fuite. »
« Je me procurerais un baïonnette et je l'enfoncerais dans les yeux des Allemands. »
« J'ai assez d'argent dans ma tirelire pour m'acheter une belle hache toute neuve et je saurai m'en servir pour leur fendre la tête. »

Un seul enfant, sur vingt-sept, a exprimé un sentiment de crainte :

« J'irai vivement chercher papa », a-t-il écrit.

Enfin, un bambin de sept ans, ignorant sans doute qu'un enfant belge fut massacré par des Prussiens qu'il avait nargués d'un pied de nez, a proposé cette contre-attaque décisive :

« Si les Allemands débarquent et que je sois là, je leur ferai des grimaces! »

C'est un sonnet.

Nous avons reçu ce beau sonnet qui, plus tôt qu'on ne le pense peut-être, sera d'actualité :

Le Retour

Ils vont venir, enfin, ceux qui sont attendus.
Les yeux les voient déjà sous l'immortelle Porte,
Sublime légion qui, pour toujours, rapporte
L'héroïsme et l'élan que l'on croyait perdus.
Ils vont venir... vaillants ou mutilés, qu'importe!
Reçois-les, clair soleil, dans tes feux éperdus,
Rouges de ces rubis par leur sang répandus!
Mais quelle est sous l'azur cette même cohorte?
Chaque homme... une statue avançant à pas lents,
Façonnée, ô splendeur! dans la terre française.
Le pays reconquis marche avec ces géants.
Il est là, s'animant sous son masque de glaise,
Et les héros d'hier, dans le marbre arrêtés,
Contemplant ces vivants qui sont déjà sculptés!
GUY DE LA NOË.

Vocabulaire de guerre.

Hussard :

Le mot hussard nous vient de Hongrie, où *huss* a le sens de *vingt*. Le nom résulta de la coutume ancienne que l'on avait d'affecter à des régiments de cavalerie un homme sur vingt parmi les nouvelles recrues, chaque année.

Sabre :

D'un mot polonais *Szabra*, qui désigne cette arme.

Pistolet :

De la ville italienne Pistoia qui, il y a quelques siècles, était célèbre par ses manufactures d'armes à feu.

On dit aussi, d'un individu peu recommandable, d'un von Kluek ou d'un kronprinz : « Un drôle de pistolet. »

Baïonnette :

Le nom de cette arme est né de celui de la ville de Bayonne, où l'inventeur de la baïonnette vécut et mourut. Aujourd'hui, on dit plutôt « Rosalie », sans qu'il soit possible de donner à cette désignation nouvelle une explication étymologique.

Le prix du silence.

Parmi ce que l'on pourrait appeler les « chinoïseries de tramway », il y a celle qui revient à faire payer 0 fr. 10 aux voyageurs qui, à la porte Maillot, montent dans la voiture, ce décime comptant sur le trajet Barrière-Métro (100 mètres), qui est considéré comme parcours en banlieue!

Un officier anglais, hier, s'étonne un peu de cette anomalie, mais paye, et eroit que c'est fini. Mais le conducteur explique. Il commente l'esprit du règlement, longtemps, bien plus loin que l'Arc de Triomphe. L'officier, enfin, s'agace et, tirant une pièce de :

— Je vous donne ces dix sous, en plus, à la condition que vous ne m'expliquiez rien du tout.

C'est bon à prendre; le conducteur prend et, aussitôt :

— Vous comprenez, monsieur, le règlement, ce n'est pas moins...

— Rendez-moi mes dix sous! interrompit froidement l'allié, ou taisez-vous à tout jamais!

Cette fois, le conducteur bavard se décida à aller faire sa recette dans l'autre partie de la voiture.

Le Veilleur.

DERNIÈRE HEURE

L'Italie achève ses préparatifs

ROME. — Le *Giornale Militare* publie la note suivante :

Le sabre des officiers, à quelque arme, corps ou spécialité que ceux-ci appartiennent, devra être, à dater d'aujourd'hui, bruni complètement.

Il en sera de même pour les parties métalliques des armes des sous-officiers des armes à pied. Il est aussi prescrit que les broderies or ou argent des képis des officiers soient remplacées par des broderies de soie gris vert sur drap de fond de même couleur. Les cocardes en drap de couleur et la croix de Savoie sur champ rouge ne seront pas changées.

Les marques distinctives des grades consisteront en broderies, galons et tresses, brodés ou tissés en soie gris vert.

Les officiers généraux, les commandants de corps et les chefs de service conserveront le couvre-képi en drap écarlate, le cuir de la visière et le la jugulaire devra être parfaitement noir.

Manifestations interventionnistes

ROME (*Dépêche particulière d'« Excelsior »*). — L'état d'incertitude prolongée, d'impatience et de malaise où se trouve le pays a des répercussions violentes sur les populations de toute la péninsule.

A Milan, une grève générale de vingt-quatre heures a été déclarée en signe de protestation contre la mort d'un ouvrier qui fut frappé à la tête d'un coup de canne par un agent de police au cours de la manifestation interventionniste qui eut lieu dimanche. Aujourd'hui eurent lieu les obsèques de la victime, aux frais de la municipalité. Des désordres se sont produits dans la soirée. Des coups de revolver furent tirés et il y a quelques blessés.

De son côté, la Fédération des négociants de Milan a voté un ordre du jour proclamant que « l'intervention de l'Italie est inévitable pour mettre fin à une situation qui, en se prolongeant, engendre le malaise, diminue le prestige national et crée l'isolement politique de l'Italie ».

La Fédération a émis le vœu de voir cette intervention se produire immédiatement.

A Gênes, l'agitation augmente à tel point, parmi les travailleurs de la mer, que, par précaution, les quais sont gardés par des détachements d'agents de police et de carabinieri. Le travail sera suspendu dans le port tout entier.

Au milieu de cet éternement général on attend d'un moment à l'autre que la guerre éclate.

La *Stampa*, de Turin, elle-même, qui est à la tête du mouvement neutraliste, reconnaît la nécessité de préparer le pays à « ne compter sur rien sans combattre ». De son côté, le *Giornale d'Italia* dit que le « peuple italien est sur le point de subir la grande épreuve ». Ces commentaires, dont la signification n'est pas douteuse, ne font qu'énerver davantage l'attente du public.

Pour ce qui a trait aux pourparlers diplomatiques avec l'Autriche et l'Allemagne, on ne signale rien de nouveau sinon que le ministre des Affaires étrangères, M. Sonnino, a eu aujourd'hui une longue conversation avec le président du Conseil, M. Salandra, et ensuite avec le roi. Deux heures après, le Conseil des ministres prenait des décisions d'ordre militaire qu'il ne communiqua pas à la presse.

En attendant, l'exode des Allemands continue. Aujourd'hui, on apprend que le commandeur Daffis, un Allemand qui dirigeait la banque « Il Credito Italiano », a donné sa démission et est parti avec plusieurs autres Allemands qui occupaient en Italie des situations importantes dans les banques. D'autre part, la police poursuit inlassablement les espions allemands. Deux ont été arrêtés hier encore près de Gênes.

Les sympathies françaises aux Etats-Unis

SAN-FRANCISCO. — Les marques de sympathie envers la France se multiplient depuis l'arrivée de la commission française; elles ont atteint leur plus haute expression au moment de l'inauguration du pavillon français en présence du maire de la ville et des autorités américaines.

L'affluence des visiteurs était telle, pour rendre hommage à la France, que 300 marins ont été nécessaires pour tenir la foule à distance. Les discours, sortant de la forme habituelle en pareille circonstance, ont fait ressortir que la France, en participant à l'exposition, a montré la puissance de sa vitalité aux Américains. Le fait que, seule parmi les belligérants, elle a édifié un magnifique palais dont le succès est inouï, a provoqué une admiration qui s'est traduite dans les discours des orateurs; tous ont déclaré que par deux fois, dans la même année, la France a prouvé qu'il n'était rien d'impossible pour elle.

Un duel aérien se termine par la chute d'un Albatros

BORDEAUX. — La *Petite Gironde* relate l'exploit accompli le 2 avril, à 6 h. 30 du matin, par le lieutenant René Chambre, observateur, qui a abattu dans les lignes françaises un Albatros dont la capture fut signalée par le communiqué officiel.

Voici, d'après un témoin, le récit de cet exploit tel qu'il a été fait par le lieutenant Chambre :

Nous étions deux qui montions un monoplan, le pilote adjudant Pelletier d'Oisy et moi comme observateur.

Le combat a eu lieu à 2.600 mètres d'altitude, après une poursuite acharnée de Reims jusqu'àuprès de Châlons.

Notre appareil étant le plus rapide, nous avons eu l'initiative de l'attaquer et avons réussi à plusieurs reprises à approcher l'Albatros à moins de 10 mètres.

Cet Albatros était armé d'une mitrailleuse, et moi d'une carabine ordinaire de cavalerie.

Le combat aérien a duré environ dix minutes. Les remous énormes causés par les hélices qui se contrairent rendaient le tir extrêmement difficile.

A ma onzième balle, j'ai eu la joie de voir l'aéroplane allemand piquer brusquement, décrire d'immenses courbes, prendre feu et finalement atterrir brutalement à 7 kilomètres en arrière de nos lignes.

Nous avons piqué à notre tour pour le suivre et atterrir près de lui. Dans notre hâte, d'ailleurs, nous nous sommes mal pris et nous avons capoté rudement.

A peine contusionnés, nous nous sommes relevés et avons bondi sur l'Albatros.

Les deux officiers qui le montaient étaient indemnes. Ils se sont rendus immédiatement et ont levé les mains sans opposer de résistance. L'appareil était carbonisé.

Le pilote s'appelle von Keussler. Il est Badois. L'observateur est un « oberleutnant » prussien.

Ils ont été absolument corrects et se sont présentés à nous tout comme dans un salon.

Ils ont avoué avoir lancé deux bombes sur Reims trois quarts d'heure auparavant, avoir pendant le combat brûlé près de cent cartouches de mitrailleuses contre nous, sans autre résultat que de percer nos ailes.

Ils nous ont expliqué le résultat de mon tir : réservoir à essence percé de trois balles (cause d'incendie) et fils de commande du gouvernail de profondeur coupés net d'une autre balle entre les jambes du pilote.

Les deux officiers sont actuellement prisonniers.

Un Taube sur Gérardmer

REMIREMONT. — Un taube a volé au-dessus de Gérardmer.

Poursuivi par une vigoureuse fusillade et par le tir des canons, il a regagné la frontière sans jeter de bombes.

Nos avions sur Vigneulles

Nos aviateurs ont, pour la seconde fois, avant-hier, bombardé Vigneulles; point important de la nouvelle ligne stratégique construite par les Allemands pour relier Metz à Saint-Mihiel. Ils ont, en outre, dispersé un bataillon en marche.

Un de moins

AMSTERDAM. — Le *Telegraaf* signale qu'un biplan ayant survolé Goes, les troupes hollandaises l'ont abattu, l'ont saisi et ont interné le pilote et l'officier observateur Veermann qui le montait.

Ce biplan venait de l'ouest et se dirigeait vers Bruxelles; les balles ont atteint ses deux ailes.

Ils font demi-tour

Enhardis par le demi-succès du Zeppelin, plusieurs avions allemands ont encore tenté de s'approcher de Nancy. Trois d'entre eux, qui avaient pu passer nos lignes du côté de Pont-à-Mousson, ont été accueillis, non loin de Frouard, par une canonnade qui les décida à faire promptement demi-tour.

Deux autres, venant de l'est, n'ont pas réussi à tromper la vigilance de nos artilleurs. Ceux-ci auraient, près de Lunéville, descendu un des indésirables visiteurs.

Les appareils asphyxiants de l'armée allemande

Un prisonnier a déclaré qu'au cours de son service il reçut l'instruction du maniement des *Brandvahren*. Cet engin est destiné, au cours de l'attaque d'un fort, à asphyxier les défenseurs des organes de flanquement. L'appareil se compose d'un bâton au bout duquel se trouve fixée une douille de laiton d'environ 60 cm de longueur et de 10 cm de diamètre remplie d'un mélange de graisse, d'huile et d'acide sulfurique (*schwefelsäure*). A la base de la douille se trouve une masse inflammable et un système de percussion que l'homme manœuvre au moyen d'une chaînette, après avoir introduit le « brandrohr » dans un soubassement ou dans un créneau de tir.

Comment les Allemands creusent leurs abris-cavernes

Le général commandant un corps d'armée allemand a constitué, au moyen de 200 mineurs qui se trouvaient dans les régiments de son corps, une compagnie spéciale dite « Arbeiter compagnie », destinée à creuser des abris-cavernes dans le roc.

Ces abris-cavernes sont construits à l'aide de tarières ordinaires et au moyen de deux perforatrices rotatives actionnées par des moteurs à explosion, expédies récemment de Cologne, qui permettent de faire sauter le roc.

Un avion français survole Smyrne

ATHÈNES. — On reçoit de Smyrne les renseignements suivants sur le raid récent exécuté par un avion français au-dessus de cette place.

L'aviateur arriva à 6 heures du matin, ses couleurs déployées; il lança quatre bombes, deux sur le fort Castro à l'entrée du port, une autre sur les stationnaires tures, la quatrième sur des navires marchands allemands.

Les trois dernières bombes tombèrent dans la mer.

Six soldats du fort Castro furent tués ou blessés.

Une seconde fois, vers midi, l'aviateur vola au-dessus de la ville; mais, poursuivi par la canonnade des forts et de toutes les batteries des hauteurs, notamment de celles de Pantecastro et Cordelio, qui tirèrent sur lui près de deux cents coups de canon, l'avion se retira.

De la même source, on annonce que l'entrée proprement dite du port de Smyrne, défendue par le fort Castro, a été garnie récemment de nouveaux rangs de torpilles. Les Tures y ont coulé aussi plusieurs bateaux pour en rendre la navigation dangereuse.

Les troupes turques échelonnées de Vourla à Smyrne, en y comprenant la garnison de cette place, ne dépasseraient pas 15.000 hommes. La garnison de Menesmen s'élève à 20.000 soldats. On dit que les magasins militaires sont vides. Des milliers de chrétiens déguenillés, de 20 à 50 ans, enrôlés de force, travaillent à la réfection des routes et à des travaux militaires; ils manquent souvent de nourriture.

Les réquisitions forcées donnent lieu à de graves abus, dont le vali Rahmi bey est responsable pour la plus grande part.

Toutes les affaires sont arrêtées et la misère est excessive.

On dit enfin que le manque de charbon paralyse les chemins de fer et que les trains ne marchent plus, notamment sur la ligne de Cassaba.

Les Etats-Unis continueront leurs fournitures aux alliés

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Washington télégraphie, à la date de mardi, que les Etats-Unis ont envoyé une réponse très vive à la note allemande protestant contre l'expédition de munitions aux alliés.

Les Etats-Unis déclarent positivement que la cessation de ces expéditions constituerait une infraction injustifiée à la neutralité et ne serait pas constitutionnelle.

La note a été envoyée hier, mais elle ne sera pas publiée avant sa réception par le ministre des Affaires étrangères allemand des mains de M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin.

Chalutiers et navires de guerre allemands dans les eaux suédoises

COPENHAGUE. — Un message de Falkenberg annonce qu'un grand nombre de chalutiers allemands, protégés par des navires de guerre, pêchent le long de la côte occidentale de la Suède.

Jamais l'on ne vit tant de chalutiers en ce point. Les pêcheurs suédois se montrent mécontents et se plaignent du tort fait à leurs pêches, ainsi que de la destruction de leurs filets.

Le général Lyautey acclamé à Fez

FEZ. — Le résident général est arrivé par train spécial, venant de Meknès. La ville était pavoisée. Les troupes de la garnison, échelonnées sur le parcours du cortège depuis le Dar-Dehbagh jusqu'à la route de Meknès, rendaient les honneurs. Des cavaliers des tribus faisaient également la haie. A sa descente du train, le général Lyautey a été salué par le colonel commandant la subdivision, l'état-major, le khalifa du sultan, le pacha de Fez, les membres de la colonie européenne et les notabilités musulmanes et israélites. Le résident général, à cheval, accompagné du général Henrys, du colonel Bulleux et de sa suite, a gagné la nouvelle résidence au milieu d'une foule évaluée à 40.000 hommes. Des salves d'artillerie ont été tirées en même temps que les musiques indigènes se faisaient entendre. Le résident a été longuement acclamé.

Le cortège a fait son entrée solennelle au Bab-Segura, où le général Lyautey a été salué par diverses délégations. L'arrivée du résident général a revêtu le caractère d'une solennité; tous les magasins sont fermés.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

Autour d'un "message" du pape

De la Croix :

Reçu par S. S. Benoît XV, le journaliste germano-américain Wiegand recevait récemment, sur les lèvres du pape, une invitation à l'Amérique de travailler comme lui à la paix. Cette invitation était ainsi rapportée dans notre numéro du 13 avril :

« S. S. Benoît XV a donné à son interlocuteur le message suivant pour l'Amérique :
« *Espérant que celle-ci travaillera sans cesse pour la paix, moi, je prie pour la paix ; mes prières quotidiennes et tous mes efforts sont pour la paix, pour la fin de cette guerre terrible.* »

C'est un principe absolu à Rome, qu'il y a lieu de n'accepter que sous les plus expresses réserves les récits d'audiences et de se souvenir qu'il ne doit pas être fait état dans les discussions publiques de paroles privées prononcées par le pape ou à lui attribuées.

On a néanmoins fait beaucoup de bruit dans les deux mondes autour de l'invitation pontificale. Les journaux autrichiens, par leurs commentaires, montrent combien l'idée de la paix devient populaire dans l'Autriche très atteinte. Une impression moindre, bien qu'ayant une tendance de même ordre, se perçoit en Allemagne. La presse italienne, qui connaît la règle sur les paroles d'audience, est sceptique.

Quant aux journaux des pays alliés, ils se tiennent sur la réserve, et cela se comprend. Le pape a trop montré son grand désir de la paix pour qu'on trouve étonnant qu'il l'ait témoigné à nouveau : c'est sa mission de pape. Tous aussi nous désirons la paix et nous demandons à Dieu d'en hâter le jour. Mais, comme il a été souvent exposé déjà, l'agression de l'Allemagne a provoqué un tel cataclysme, elle a commis un tel crime en violant la neutralité belge, elle a tellement méprisé par principe les règles du droit international, sa puissance enfin est un tel péril pour le monde, que la paix que nous souhaitons de toute notre âme, quelque dure que soit la lutte, ne sera possible que lorsque l'Allemagne aura été mise hors d'état de déchainer à nouveau sur l'Europe un tel fléau.

Pour les alpins

De l'Echo de Paris :

Un bruit étrange est venu jusqu'à nous : on songerait à supprimer la tenue des chasseurs alpins. Déjà, le manteau a été supprimé, et on fabrique des capotes. En ce moment, il est question de remplacer le béret par le képi, et le pantalon bleu à passepoil jaune par le pantalon gris-vert. Nos vaillants chasseurs sont désolés. Leurs bataillons ont accompli des actions invraisemblables ; on leur a demandé des efforts inouïs, sous prétexte qu'ils constituaient une troupe d'élite ; aujourd'hui, on vient leur dire : Rien ne vous distinguera plus.

Grâce pour les pierres !

De M. Wilmotte dans Messidor :

Qu'est-ce que les soldats de von Kluck daigneront épargner ? Rapt ou destruction, il n'importe ; leur rage entend s'assouvir sur les objets inanimés, comme elle s'est, depuis le 4 août, déployée sur des êtres inoffensifs. Déjà Saint-Martin d'Ypres, Sainte-Gertrude de Louvain ont cessé d'exister. Nos halles de ces deux villes, uniques spécimens d'un art communal, ne sont plus que cendres ; on dirait que, non satisfaits de miner notre commerce actuel, les barbares poursuivent de leur haine jusqu'aux témoins de notre prospérité passée ! Saint-Rombaut de Malines porte les blessures de l'airain, et Notre-Dame de Termonde s'est effondrée sous le bombardement. Demain peut-être, c'en sera fait de Bruges, de l'ensemble incomparable que constitue la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles, de cet autre ensemble à peine moins impressionnant qu'aperçoit le touriste appuyé sur le parapet du pont conduisant, des quartiers extérieurs de Gand, à la place où s'érige le beffroi communal, flanqué de la halle aux draps, conjugué de la tour allière et massive de Saint-Bavon, tandis que sur la gauche, la maison de l'étape, celle des francs-bateliers et celle des mesureurs de blé sourient dans leurs rides de pierre et gardent la franche allure de la virilité. Quelques obus, et ces chers vestiges de notre grandeur passée auront rejoint dans le néant ceux que la furie espagnole et la sottise révolutionnaire ont déjà anéantis ! Qui donc peut les sauver ? Qui donc parlera assez haut pour arracher une mesure de grâce à une volonté toute puissante par le mal, mais qui, semble-t-il, se dérobe et s'efface lorsqu'on s'adresse à elle pour un geste de respect ou de pitié ?

Les faux riches

Du New-York Herald :

Vous rencontrez souvent, dans le monde, des gens qui mènent grand train, qui jettent l'argent par les fenêtres, qui reçoivent chaque jour, qui disposent de nombreux domestiques ; quelques rares malveillants ont beau vous prévenir, vous répondez : « Allons donc ! Quelle blague ! Les Un-Tel ruinés ? Voyez ce qu'ils dépensent ! » Et puis, brusquement, on apprend que les Un-Tel sont en effet ruinés, qu'ils sont même saisis, qu'ils n'ont payé personne et qu'ils « crèvent de faim ». A partir de ce moment, ils cessent d'appartenir à l'histoire.

Il en va de même des Austro-Allemands. Au début, comme les Un-Tel, ils ont « tenu le coup ». On nous affirmait qu'à Vienne et à Berlin, la fête battait son plein. Mais l'huissier de la Famine est venu ; il n'y a plus de pommes de terre, plus de seigle ; plus de fourrage pour les troupeaux ; plus de fer-blanc pour les conserves, et même plus de conserves pour le fer-blanc.

La version allemande

d'après le "Times"

L'expulsion de l'Allemagne de l'Extrême-Orient.

Les *Hamburger Nachrichten* publient un article tendancieux « d'Amsterdam », prétendant que la France et l'Angleterre ne sont pas en état de défendre leurs intérêts en Extrême-Orient.

Le seul espoir qui reste au Japon, dit ce journal, est l'appui de l'Allemagne. A La Haye, on ne doute pas que l'Allemagne, loin de se résigner à son expulsion de l'Extrême-Orient, va préparer sa revanche, et que, tôt ou tard, elle saisira l'occasion propice, non seulement de recouvrer ce qu'elle a perdu, mais d'y ajouter même de nouveaux territoires. A La Haye, on considère l'Allemagne comme la seule grande puissance européenne ayant, en plus de la force, la volonté d'arriver un jour à un règlement de comptes avec le Japon. En ce moment-là, on verra la Hollande aux côtés de l'Allemagne, et l'inévitable coopération des Etats-Unis constituera alors en Extrême-Orient un groupe de puissances capable de tenir enfin en échec les Japonais. Si ce plan se réalisait, l'Allemagne devrait sortir victorieuse de la guerre mondiale. Tous les Hollandais s'aperçoivent de cela ; et c'est là qu'il faut chercher l'explication du revirement de plus en plus manifeste de l'opinion publique hollandaise en faveur de la cause germanique.

Les colonies hollandaises.

De temps en temps, la presse tudesque affecte de s'intéresser d'une manière bienveillante au sort des colonies hollandaises. Elle dresse devant les Hollandais le spectre du « péril jaune », et attire leur attention sur la puissance croissante du Japon et sur le danger qui menace de ce chef leurs colonies.

Espérances et vantardises de printemps.

La revue des derniers événements, que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* publia la semaine dernière, contient des passages vraiment extraordinaires.

L'organe officieux de la chancellerie certifie que le *Times* aurait parlé de la « paralysie » des adversaires de l'Allemagne et des troubles qui auraient éclaté en Angleterre et en France !

Il n'y a que la haine de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, dit-il, qui maintienne encore l'union entre les Alliés. C'est là un moyen fragile d'union, surtout au moment où l'une ou l'autre des puissances ayant conspiré contre nous va s'effondrer sous l'assaut furieux de notre glaive.

A bien des points de vue, cette guerre diffère complètement de toutes les guerres du passé ; mais son objectif est le même : terrasser l'ennemi. C'est une question secondaire que de savoir par quels moyens nous atteindrons notre but. Nous l'atteindrons. Ce résultat est assuré non seulement par ce qui est déjà arrivé, mais par la puissance constamment croissante de notre patrie, ainsi que nous eûmes récemment l'occasion de le faire voir à nos ennemis, terrifiés par notre emprunt de guerre de 1.125.000.000 de francs.

Voilà le printemps venu et, avec lui, la possibilité de frapper de grands coups et d'arriver à des décisions. Nous savons que ces décisions seront favorables non à nos ennemis, mais à nous-mêmes, et qu'elles amèneront une paix sûre et honorable, susceptible de nous offrir des compensations pour toutes nos pertes en propriétés et en vies humaines.

Le problème des pommes de terre.

Le correspondant berlinois de la *Gazette de Francfort* annonce que le gouvernement allemand est obligé de conclure, malgré lui, qu'il sera nécessaire de saisir tous les stocks de pommes de terre et d'en disposer de la manière déjà employée pour les provisions de blé et de farine. Les tubercules sont chers et rares en Allemagne. Le professeur Eltzbacher fait paraître un intéressant article sur les nouveaux règlements pour cuire le pain, qui, afin d'exclure l'emploi de pommes de terre permettent l'usage de « farine » fabriquée avec des fèves, des pois, du riz, du sagou et d'autres substances mélangées avec du seigle. Il estime que l'invention incessante de nouvelles combinaisons pour remplacer la farine n'est qu'un leurre, et il compare ce procédé à celui de raccommoquer un trou dans la manche d'un veston en déchirant un morceau de l'autre manche.

La Guerre anecdotique

Paris se garde

De M. Jean Vignaud, dans le *Petit Parisien* :

Paris se garde ; le soir, avec leurs réverbères éteints, les grands boulevards prennent l'aspect d'une large route d'ombre ; mais dans cette nuit, de chaque côté de la chaussée, les lumières des cafés fusent, allanguies, assoupies par les stores bleus, verts et rouges qui tombent le long des glaces. Par endroits, une bande de clarté s'allonge sur le trottoir, sous les rideaux de fer à moitié relevés. C'est la consigne, et chacun l'exécute galement. Si les Boches ont cru répandre la terreur, ils se sont trompés une fois de plus, car il ne se dégage des lampes encapuchonnées des magasins et des étalages en plein air qu'une charmante impression d'intimité. Le camelot lui-même est saisi par ce silence ; il souffle en passant les titres de ses journaux sur un ton confidentiel. Paris ressemble à un énorme chat noir accroupi ; on pourrait croire qu'il dort ; il veille seulement, l'œil toujours en alerte derrière les paupières closes. C'est que Paris attend, il attend l'aube prochaine du merveilleux jour où les poilus de 1915, plus grands encore que les grognards du tondu, défilent sur ces boulevards pavés, chargés de lauriers et riches de gloire pour plusieurs siècles.

Comme la vue du drapeau

D'une lettre d'un brigadier d'artillerie à sa cousine. (*Phare de la Loire*) :

Je lisais dernièrement dans un journal que les femmes de France, les Françaises, avaient contribué grandement à la victoire en donnant du courage aux soldats. C'est vrai... une lettre reçue à certains moments d'une personne amie peut avoir, a, sur le combattant, un bienfaisant effet, une merveilleuse influence ; sur le champ de bataille, l'isolement moral et sentimental est terrible : j'en ai vu, j'en ai vécu maints exemples.

Donc, en ces jours suprêmes, à l'approche de l'assaut formidable, jeunes filles de France, ne nous oubliez pas, toutes, femmes, fiancées, sœurs, amies — tu es ces deux choses pour moi — prodiguez-nous votre sympathie, votre affection, que vos lettres soient nombreuses, longues, plus intimes que jamais ; et si parmi les prés verts et au pied des aubépines nous tombons sous un large soleil, que nous ayons du printemps plein les yeux... et plein le cœur.

Je sais que les jeunes Françaises rêvent beaucoup en ce moment ; qu'elles rêvent un peu moins pour elles seules et un peu plus pour nous ; pour cela, qu'elles laissent aller la plume, nous y trouverons de belles choses. N'oubliez pas que quelques lignes valent parfois, comme effet moral, la vue du drapeau.

Quand ce sera fini

De l'Opinion :

Le grand chef a une ambition, et déjà il a tout préparé pour la réaliser.

Il y a un certain nombre de gens qui voudraient savoir quelle est cette ambition secrète. Il y en a même, dit la chronique, qui trouvent là leur principal sujet de préoccupation.

Le grand chef pourtant est modeste. Il a acheté une péniche. Tandis que les journalistes le poursuivront, que les parlementaires lui donneront des conseils, il se laissera hâler de canal en canal, pêchant à la ligne et regardant, auprès de Mme Joffre, la nature redevenue paisible.

"Pose ton sac!"

De Mme Noelle Roger, dans les *Carnets d'une infirmière* :

Il y a quelques jours, il s'est assis, pour la première fois, sur une chaise au pied de son lit. Hier, on l'a promené, étendu sur le fauteuil roulant. Et aujourd'hui il marchera... Il traversera la chambre, il ira s'asseoir à la table des camarades convalescents.

L'infirmière a apporté ses effets. Il regarde avec complaisance le pantalon, la tunique, soigneusement nettoyés, reprisés, remis à neuf, un bel uniforme, presque aussi net qu'aux premiers jours de la guerre.

Les blessés se soulèvent un peu sur l'oreiller. Ils suivent avec intérêt la toilette. Ce grand garçon de trente ans, à la rude moustache noire, à des gestes d'une maladresse qui les fait rire : il est faible. Il vacille. Il s'assoit tout à coup sur le bord de son lit. L'infirmière et le soldat valide l'aident de leur mieux.

Le long corps un peu ployé s'est remis debout. Le visage est pâli tout à coup. Des gouttes de sueur perlent sur le front. Il a saisi le bras du camarade. L'infirmière lui apporte une béquille.

— En route ! dit le voisin.

Un pas... un autre pas... Comme ses jambes sont molles ! La chambre lui paraît agrandie. Et voilà qu'il a peur de tomber...

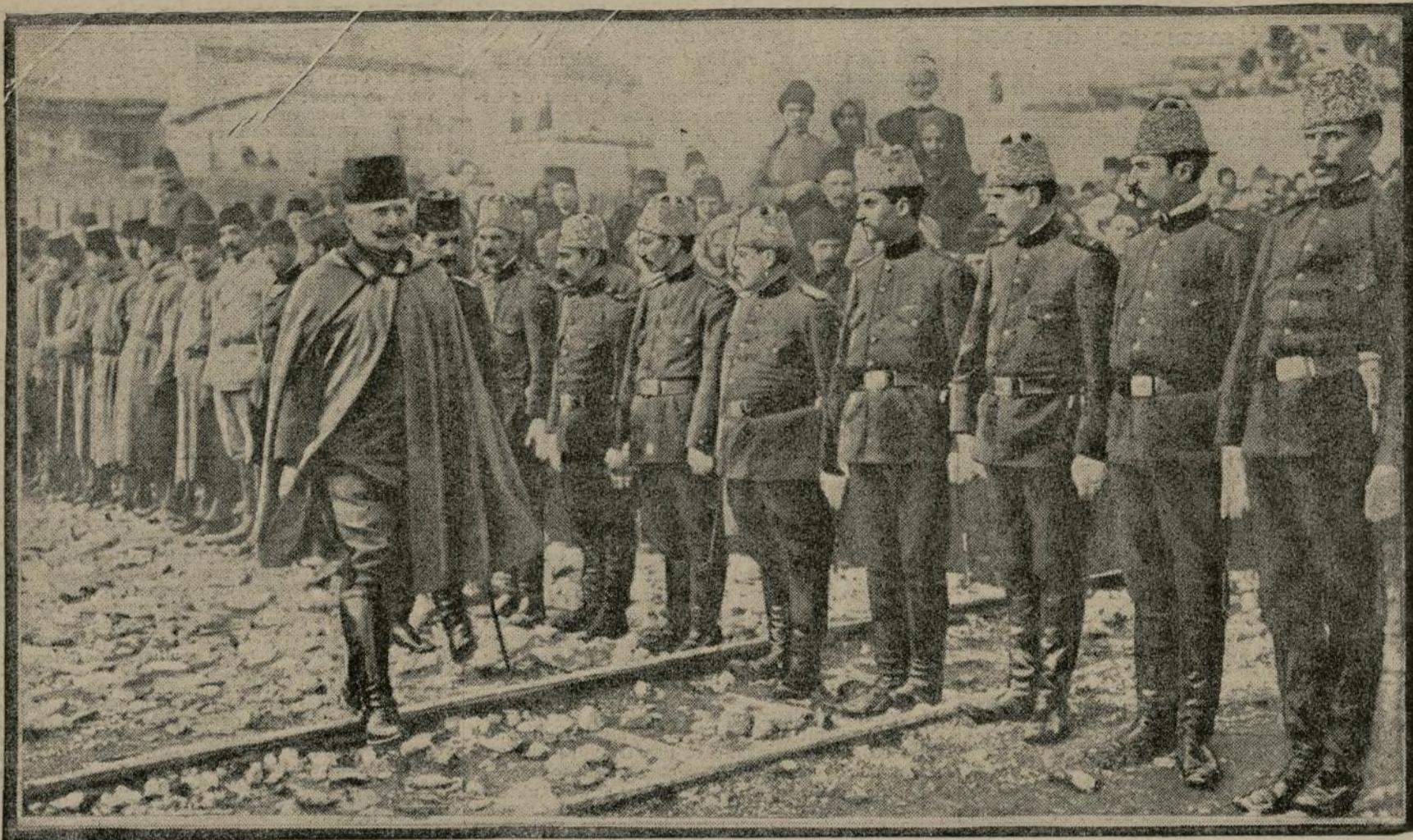
— Appuie-toi seulement ! recommande le camarade. Et tous, de leur lit, le suivent des yeux avec une sollicitude qu'ils dissimulent.

Certes, lorsque tout petit enfant, entre son père et sa mère, il essaya ses premiers pas, il ne sentit point à côté de lui plus d'encouragement viril... Et la tendresse de naguère, la tendresse réconfortante des paroles maternelles, si elle ne s'exprime pas aujourd'hui en petits mots puérils, il la discerne cependant autour de lui, dans ce silence soudain des camarades, dans les regards de l'infirmière qui l'accompagne, pas à pas.

Près de la table, un fauteuil est préparé, afin qu'il se repose au milieu du trajet. Il s'y laisse tomber. La première étape est achevée.

— Pose ton sac ! crie un soldat couché qui rit, pour dominer l'étrange émotion, une sorte de buée voilant tout à coup sa vue.

LIMAN VON SANDERS PASSE UNE REVUE



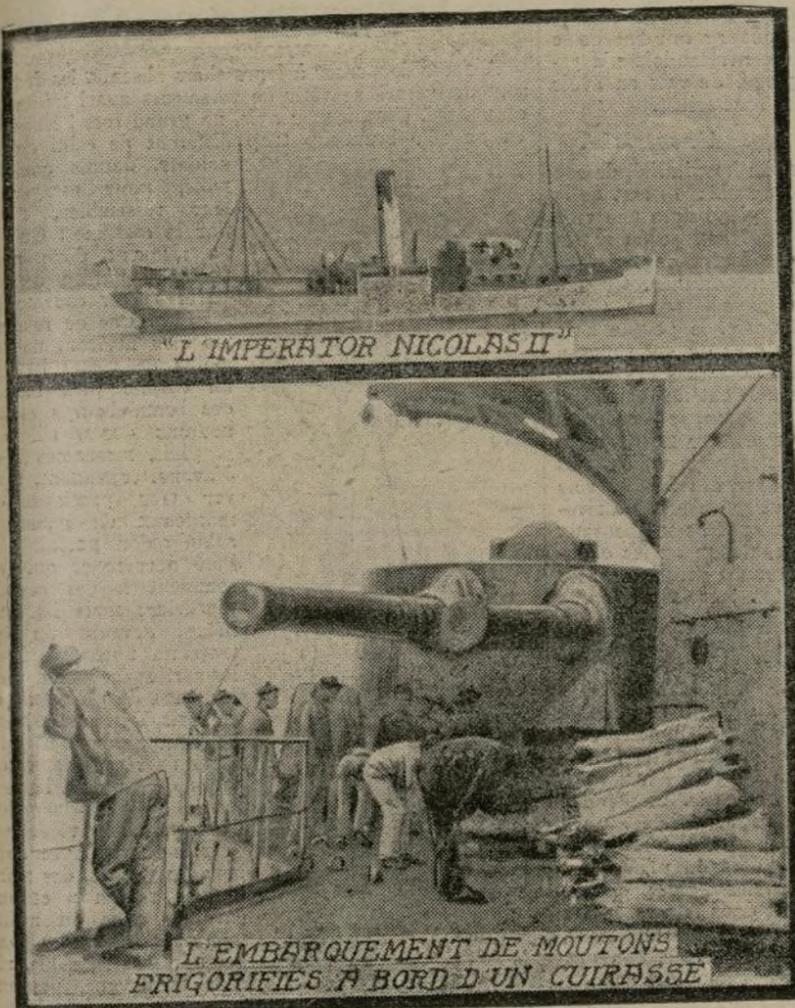
Il essaya, avec von der Goltz, d'apprendre l'art militaire allemand aux Turcs. En dépit des revues qu'il passa là-bas, l'heure est proche où, dans Constantinople, les enseignements germaniques ne seront plus que... du passé.

UN POSTE DE COMMANDEMENT



Diogène prononçait de précieuses vérités du fond d'un tonneau. Un chef français peut bien diriger d'efficaces mouvements de troupes tout en n'ayant pour logis qu'une cahute improvisée dans un chemin creux.

Embarquement de moutons frigorifiés



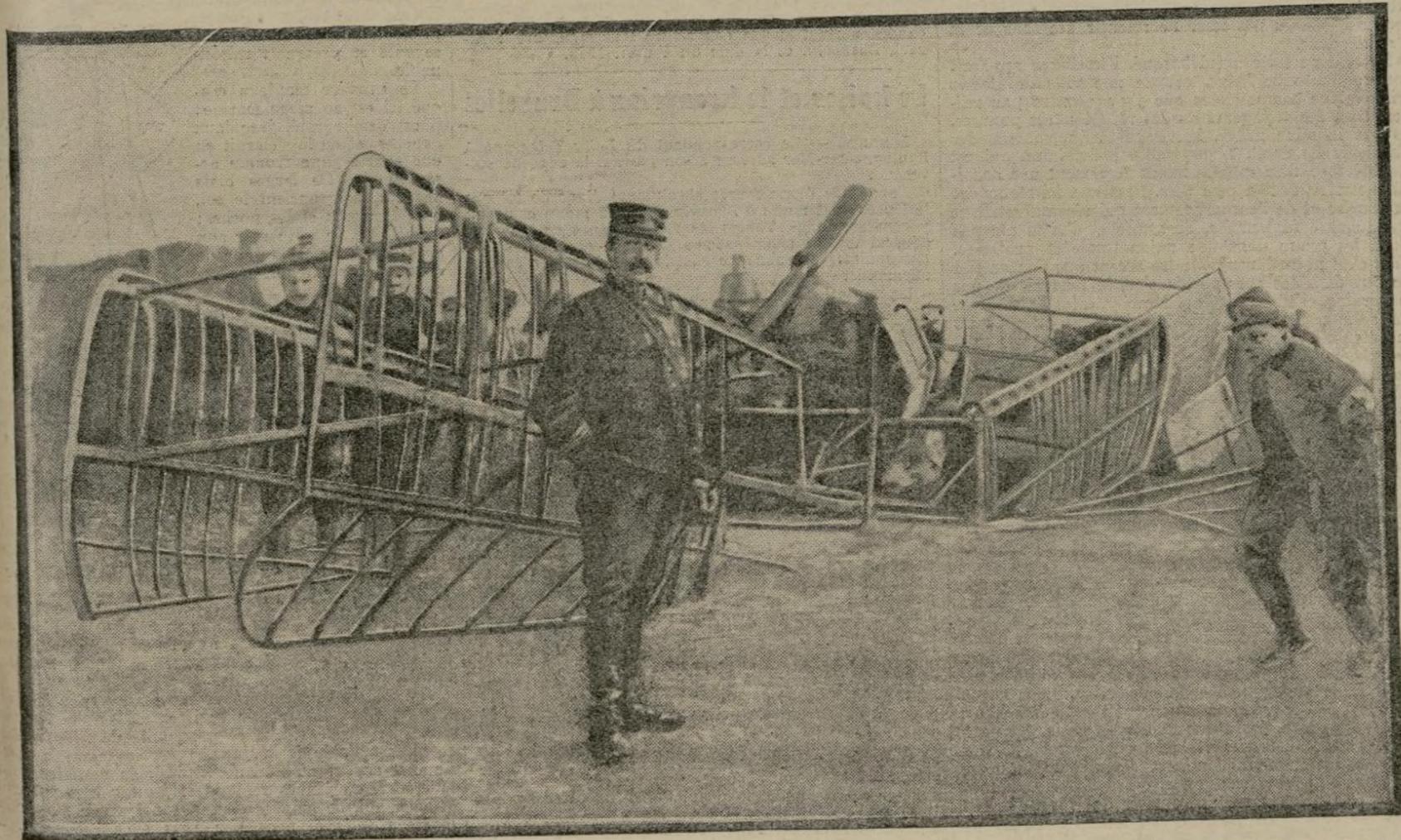
Parmi les navires qui ravitaillent notre escadre de la Méditerranée figure le bateau frigorifique russe *Imperator-Nicolas-II*, qui répartit le contenu de ses chambres glacées entre tous les bâtiments de guerre.

Il peut sourire



Il ne sourira plus longtemps... L'empereur d'Allemagne, dans une petite ville du Nord français, fait contre mauvaise fortune bon visage. Et à ses côtés, vu de profil, von Einem sourit aussi, quoique son armée recule en Champagne sans espoir de retour.

LE DERNIER VOL DE L'ALBATROS



Il tomba, vaincu par un des nôtres — l'aviateur Peltier — cet Albatros qui, le 2 avril, survolait nos lignes d'un vol indiscret. L'oiseau a trouvé enfin une cage.

Echos de Belgique

Voyage

Vers mon pays.

J'aurais voulu aller jusqu'à son cœur : je n'ai pu aller que jusqu'à sa porte. Mon pays m'est fermé. Je me suis avancé jusqu'à son seuil : des « poux gris », coiffés de l'odieuse casque à pointe, le gardaient, comme des cambrioleurs qui surveillent, tant que le déménagement n'est pas fini, la maison dévalisée. J'ai rebroussé chemin, plein d'amertume, vers le lieu d'asile où je puis du moins de toutes mes forces lutter contre ces voleurs.

Mais si je n'ai pu fouler un seul instant le sol trois fois béni, je ne me suis senti en exil nulle part sur ma route. Je n'ai pas atteint la Belgique, mais, dans un certain sens, je n'ai pas quitté la Belgique. Depuis que notre peuple s'est révélé au monde, nous ne sommes plus des étrangers nulle part. Depuis que les Allemands ont ensanglanté notre peuple, des milliers et des milliers de Belges ont émigré provisoirement. Tous ceux qui l'ont pu se sont établis le plus près possible de la frontière, pour pouvoir rentrer plus vite au jour de la délivrance, pour s'éloigner le moins possible du foyer refroidi, pour sentir encore la douce chaleur rayonnante qui vient du cœur de cette mère martyrisée, mais toujours vivante.

Par la France du Nord, par les rives anglaises, par les bouches de l'Escaut, le Brabant hollandais et la Meuse limbourgeoise, beau fleuve indolent et douloureux, j'ai suivi d'aussi près qu'il me fut possible par le sud, par l'ouest, par le nord, par l'est même, les frontières de mon pays. Et de tourner ainsi autour de lui, pieusement, il me semblait que ce voyage avait la douceur d'une étreinte.

D'Angleterre en Hollande.

En Angleterre, comme en France, on rencontre des Belges partout. La qualité de Belge vous donne droit à toutes les bontés, à tous les sourires, à tous les respects. Dans un détour que je fis par un comté rural du centre, je suivais des gens modestes, en qui le garde-convoi avait reconnu une famille belge. A chaque changement de train, le chef de gare, correctement ganté, sa casquette à la main, venait en personne leur ouvrir la portière et les conduire, à travers les quais et les voies, au nouveau train qu'ils devaient prendre. Et ce n'est pas, je le répète, que les Belges soient rares. Comme le savent, par Mme Berton, les lecteurs d'Excelsior, Londres fourmille de centres belges, de lieux belges de rendez-vous. A certaines heures, à la gare de Penchurch Street, qui correspond au bateau de Tilburg, on ne voit que des Belges. De même la Compagnie Zeeland, qui assure le service de Flessingue, joint à sa clientèle neutre une large clientèle belge. Pendant une de mes traversées, le pont des secondes classes n'a cessé de retentir des sons de la Brabançonne.

Et tout de suite, au débarqué, Flessingue apparaît comme une ville belge, comme une ville de Belges tristes. Mes compatriotes que j'y rencontre par milliers sont des voyageurs ou des réfugiés très pauvres. Ils ont la mine grave, le visage tendu, souvent des vêtements de deuil. L'hospitalité hollandaise, qui est si généreuse, n'en est pas moins forcément une hospitalité neutre, si l'on peut dire. Plusieurs ici manquent du sourire et de l'encouragement qui réchauffent. Une communauté de pensées, de soucis et d'idéal n'a pas réuni les cœurs dans une union totale et profonde. Mais c'est notre langage, notre accent que l'on entend surtout dans les rues ; mais c'est le portrait de nos souverains, celui du cardinal Mercier, celui de M. Max, qui accaparent les vitrines ; mais c'est, du consulat au bateau, du bateau à la gare, de la plage à la promenade, un défilé de jeunes Belges échappés au joug, d'enfants ornés de nœuds tricolores, de femmes qui, debout sur la jetée, regardent par-dessus l'estuaire, par-dessus Breském et l'Ecluse, la basse et lointaine silhouette de nos dunes, ou dont les yeux remontent vers Anvers enchaîné, l'Escaut muet, triste, tragique, sans voiles ni fumées, l'Escaut inactif et désolé.

Le long des frontières.

A Bergen-op-Zoom, un prêtre monte dans mon compartiment : c'est le curé de la colonie flamande de cette ville ; à Rosendaël, de grandes rames de wagons belges immobilisés encombrant les voies de garage ; la plupart des voyageurs, sur le quai, portent au revers du pardessus un médaillon du roi Albert ; ils viennent de Bruxelles, par quelles aventures, par quels périls ? A Breda, le portier de l'hôtel écrit mon nom correctement, du premier coup, sur son ardoise. « Comment se fait-il ? — Je suis Belge, monsieur. » Dans la rue, les camelots annoncent l'Echo Belge. Au bureau de poste, je rencontre des Liégeois, des Anversois, des Tournaisiens. De Breda à Weert, je traverse la campagne hollandaise, séparée de la nôtre par une artificielle frontière et qui a l'aspect, la couleur et le parfum de nos provinces du Nord. De Tilburg, je puis voir poindre au loin le clocher de Baerle-Due, village belge enclavé dans les Pays-Bas, comme un îlot que les Allemands ne peuvent aborder

et où ne cesse de flotter fièrement notre drapeau. A Ruremonde, j'entre dans ce Limbourg qui fut belge et qui dans sa satisfaction d'être néerlandais n'a jamais renié ses amitiés ni son passé. Je vais en avoir une fois de plus l'impression à Maestricht.

Maestricht.

En raison de sa situation, de son hospitalité, de son agréable beauté, de son âme qui ne diffère point de la nôtre, Maestricht est pour les réfugiés belges une ville d'élection. Il faut voir la foule qui assiège du matin au soir les vastes bureaux du consulat de Belgique pour se rendre compte de son importance. On n'a point ici la notion qu'on est en pays étranger. On y parle français autant que hollandais, le peuple a la physionomie liégeoise, les églises sont du style mosan et wallon le plus pur, les vieilles enseignes des boutiques ont gardé la saveur qu'elles avaient du temps des princes-évêques ; l'architecture familière, le dessin des rues, le profil des maisons, l'atmosphère même et la lumière rappellent à chaque pas le pays voisin, nos villes prochaines. Comment s'étonner dès lors de voir à Maestricht tant de gens de chez nous, tant de riverains du Démer ou de la Vesdre, tant de malheureux dont les barbares ont brûlé les châteaux ou les chaumières, et qui sont accourus ici comme vers le dernier refuge, l'inviolable refuge de la tendresse wallonne.

Vers le Havre.

Mais, malgré tout, c'est ailleurs qu'est notre âme. C'est ailleurs qu'est le point sensible, le centre de gravité de notre pensée. En attendant la joie inexprimable du sublime retour, il est un autre lieu où nous retournons toujours avec une sorte de joie triste et grave, certains d'y rencontrer la Patrie. Il est un lieu où notre habitude nous ramène, et notre désir. La France est pour nous une sœur et une mère. Et en France nous avons édifié provisoirement notre foyer national. Quand le navire, par les beaux midis du printemps, approche des falaises normandes, les Belges, debout sur le pont, découvrent, s'avancant dans la mer, le fier promontoire de Sainte-Adresse. Ils le reconnaissent, ils le saluent. Et ils sont émus de le revoir, non pas autant mais de la même émotion qui leur étreindra le cœur le jour où le Jean-Breydel ou la Princesse-Elisabeth les ramènera vers la digue d'Ostende, ouverte comme un bel éventail.

Pierre Nothomb.

Un don des souverains belges aux soldats

LE HAVRE. — Le *Courrier de l'armée belge*, dans son numéro du 13 avril, publie la note suivante : « A l'occasion des fêtes de Pâques, LL. MM. le roi et la reine ont fait présent aux sous-officiers, caporaux et soldats de l'armée de campagne, d'un nécessaire à coudre portant sur la couverture leur signature : Albert, Elisabeth, et la date du 4 avril 1915. »

Le kaiser et le kronprinz à Bruxelles

LONDRES. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Boulogne-sur-Mer adresse à son journal la dépêche suivante :

J'apprends d'une source absolument digne de foi que le kaiser s'est rendu à Bruxelles samedi matin et devait y repasser lundi. Toutes les rues voisines du quartier général étaient soigneusement barrées et gardées par des hommes de confiance choisis dans la police secrète allemande.

Le kronprinz accompagnait le kaiser, mais il fut reçu très froidement.

Après avoir passé quelques heures à Bruxelles, le kronprinz se rendit en voiture à Anvers et inspecta les ateliers de construction de sous-marins à Hoboken.

Le coup de la photographie

CALAIS (Dépêche particulière d'Excelsior). — Afin de faire croire en Allemagne que les Belges sont de fidèles sujets de Guillaume et sympathisent, par conséquent, avec les Allemands, l'autorité militaire, après avoir fait prendre des films cinématographiques représentant des civils rangés le long d'un trottoir et applaudissant frénétiquement des troupes allemandes, vient de mettre en pratique le coup de la photographie.

A cet effet, des officiers, possédant de minuscules appareils photographiques, se promènent en compagnie d'autres officiers, de connivence avec eux. Sitôt qu'une dame traverse le boulevard ou l'avenue, le compère la rejoint et marche quelques instants à ses côtés, vainqueur et souriant, comme s'il la connaissait. L'officier photographe s'empresse de saisir ce tableau. Au restaurant, même jeu ; si des dames y dînent seules, le complice va prendre place près d'elles, de telle sorte qu'il semble faire partie de la société et leur adresse au besoin la parole. Les photographies obtenues de cette odieuse façon sont alors agrandies et envoyées en Allemagne, où elles sont exposées avec des légendes comme celle-ci : « Comment la population bruxelloise sympathise avec nos officiers. »

LANGUES LEÇONS & TRADUCTIONS PIGIER
Boulevard Poissonnière, 19

Carnet de la Femme

LES MANTEAUX PRATIQUES

A force de penser à leurs chers absents, les femmes sont arrivées à se vêtir de vêtements quasi militaires et, ma foi, c'est, à mon avis, un grand tort ! Elles ont en un rôle beaucoup trop



Redingote de serge bleue.

différent de celui de nos soldats, depuis quelques mois, pour essayer de leur ressembler, fût-ce par le costume ! Qu'elles ne risquent donc point de faire perdre à leurs parures leur charme tout féminin. Pas de redingotes bleu horizon, un peu moins de vestes kaki et un emploi plus modéré des brandebourgs et des boutons dorés, s'il vous plaît, mesdames !... J'avoue, cependant, trouver très pratiques ces manteaux de gabardine sable qu'on portait déjà l'été dernier et qui ressemblent à des capotes d'officier ; mais ils sont, hélas ! devenus un peu trop un uniforme. Pour les sorties du matin, pour les jours de pluie (car on en fait d'imperméables) ou pour accompagner les robes de serge bleue toujours si en vogue, ils rendront de réels services. Ce sont des vêtements trois-quarts, avec de grandes poches, des manches « raglan » et une encolure plus ou moins montante. Tous les tons beige : mastic, sable, réséda et havane, peuvent être choisis dans les tissus fins : gabardine, vigogne ou serge imperméable, utilisés pour ces vêtements. Le drap gris est aussi employé parfois, mais il vous a un air boche tout à fait déplaisant. Il faut lui préférer la serge fine garnie de larges galons mohair, et c'est là, il semble, le manteau pratique le plus élégant et le plus nouveau. En voici un modèle assez original sans, toutefois, nulle excentricité, car on bannit de la toilette actuelle toute recherche trop apparente et toute exagération : c'est une question de tact et de goût ; libérée d'influences néfastes, la mode doit être maintenant seyante et presque... raisonnable.

Le premier manteau croqué ici est en serge marine ; il est demi-ajusté, jusqu'aux hanches, et de là s'élargit en une courte jupe froncée assez ample. De larges biais de satin noir ourlent le col, les parements et les poches ; même effet de satin noir aux gros boutons et à la jupe de dessous en satin noir légèrement à godets.

Bien des femmes s'inquiètent de la ligne nouvelle des jupes, de leur extrême écourté et de leur ampleur un peu déconcertante. Au sujet de l'écourté, il faut crier gare à celles qui ne sont pas très minces ou qui ont les jambes et les chevilles un peu grosses ; elles risquent fort d'être ridicules et de ressembler à de grandes... petites filles.

Quant à la largeur, ne nous hâtons point d'amplifier nos jupes, car peut-être bien qu'à la fin de l'été nous aurons des jupes moins exagérées, et bien des femmes, dès maintenant, font un peu modifier les modèles de certains couturiers pour les rendre plus faciles à porter dans la rue.

Le second vêtement reproduit ici est, par son allure sportive, très pratique ; il est en souple vigogne sable, de forme cloche et passepoilé de tissu à carreaux semblable à la jupe. C'est le manteau idéal pour le départ matinal à l'hôpital, au vestiaire ou à la crèche, où jeunes femmes et jeunes filles passent aujourd'hui, de longues heures, sans jamais avouer la moindre fatigue, mais non plus sans renoncer... à toute recherche de coquetterie...



Manteau de vigogne sable

Jeanne Farmant.

Un grand conseil de guerre à Constantinople

L'Allemagne déclare ne pouvoir venir au secours de la Turquie; une scène émouvante entre les généraux allemands et les ministres turcs.

DEDEAGATCH. — Un grand conseil de guerre a eu lieu à Constantinople au ministère de la Guerre, sous la présidence du grand-vizir, le prince Saïd-Halim.

Le général von der Goltz pacha a exposé le résultat de son voyage à Berlin, qui consistait, d'un côté, à appuyer auprès du gouvernement allemand les demandes de crédit formulées par Djavid bey, et, de l'autre, à démontrer la nécessité urgente d'une invasion austro-allemande en Serbie pour amener une diversion aux opérations des Alliés contre les Dardanelles et empêcher la chute de Constantinople, qui serait un désastre pour la cause austro-allemande.

En ce qui concerne le premier point de vue, von der Goltz a dit qu'à la suite des résultats très favorables de l'émission récente du grand emprunt de guerre dont le chiffre s'était élevé à 9 milliards, la Turquie est sûre de recevoir une forte avance. Quant à l'attaque contre la Serbie, il a été obligé d'avouer que malgré tous ses efforts pour persuader l'Allemagne de la nécessité de cette opération, il n'a pu rien obtenir. « L'Allemagne, a-t-il dit, comme l'Autriche, se trouvent actuellement dans une situation telle qu'il leur est impossible de distraire même un bataillon de leurs troupes pour venir en aide à la Turquie. »

Une vive discussion s'engagea après ces dernières révélations. Enver pacha et surtout Talaat bey ont amèrement reproché à von der Goltz l'indifférence de l'Allemagne qui abandonne la Turquie toute seule à la discrétion des Alliés, au moment où sa capitale est sérieusement menacée. Talaat bey a qualifié d'égoïsme le prétexte de l'Allemagne qu'elle ne dispose pas de troupes suffisantes pour venir à l'aide de la Turquie. « Si l'Allemagne en est là, s'écria-t-il, en s'adressant aux généraux von der Goltz et Liman von Sanders, il ne nous reste qu'à conclure une paix séparée avant que Constantinople tombe entre les mains des Alliés. »

Le grand-vizir, en priant Talaat bey d'être plus calme, demanda aux généraux allemands quelle garantie pouvait bien avoir la Turquie qu'elle ne serait pas attaquée par la Bulgarie, aussitôt que les opérations contre les Dardanelles et le Bosphore prendraient une tournure plus favorable aux Alliés.

Liman von Sanders, prenant la parole, a expliqué au grand-vizir que l'Allemagne a des raisons sérieuses de croire à l'amitié de la Bulgarie, mais que pour parer à toute éventualité, il convenait de pourvoir d'urgence à la défense d'Andrinople et de Tchataldja pour appuyer de la sorte, par une menace déguisée, la diplomatie allemande et tenir en respect la Bulgarie.

Il a ajouté que la Turquie doit faire son possible pour retarder autant qu'elle peut le forçement des Dardanelles, de manière à permettre à l'armée austro-allemande, après une victoire importante contre les Russes, d'établir son union avec l'armée turque en écrasant la Serbie.

Ce conseil de guerre a produit sur les ministres tures une triste impression. (Temps.)

Les opérations dans les Dardanelles

LONDRES. — On mande de Tenedos au Times que le destroyer anglais Renard, envoyé en éclaireur, est entré lundi dans les Dardanelles; il franchit à une grande vitesse une distance de dix milles à l'intérieur du détroit. Il essuya un feu violent, mais ne fut pas touché.

Le cuirassé anglais London entra dans le détroit après le Renard, et presque tout le feu de l'ennemi se concentra sur lui. Les batteries de la côte asiatique, particulièrement les obusiers, placés derrière Eren-Keui, étaient fort actives, mais celles de la côte européenne ne tiraient pas.

Il est possible que les Turcs aient retiré une partie de leur artillerie de la côte européenne afin de la masser rapidement à l'endroit que les armées alliées pourraient choisir pour débarquer.

Une batterie turque a été bombardée samedi par le cuirassé anglais Triumph et paraît avoir été mise hors d'action.

Le temps pluvieux entrave les reconnaissances aériennes.

Sous-marins à l'ordre du jour

Quatre de nos sous-marins viennent d'être cités à l'ordre du jour de l'armée navale pour la conduite héroïque de leurs officiers et de leurs équipages.

Ce sont le Fresnel, le Bernoulli, le Cugnot et l'Ambré.

Le Fresnel a eu l'honneur de pénétrer le premier dans les bouches de Cattaro, il a fait une plongée de douze heures, a côtoyé les mines et a rejoint, intact, l'armée navale, malgré une pluie d'obus autrichiens.

La Fête des Héros

Au Trocadéro, devant un auditoire de soldats blessés, M. Viviani a proclamé, une fois de plus, la volonté unanime de la France en marche vers la victoire.

Hier eut lieu, au Trocadéro, la matinée offerte aux blessés militaires par les artistes de Paris, et ce fut une manifestation véritablement belle et digne de ses héroïques invités.

La foule, massée devant le monument, assistait à l'arrivée des glorieux blessés, dont un grand nombre, amenés par des ambulances militaires, portaient encore des pansements; d'autres s'aidaient de cannes ou de béquilles et tous étaient gais, gais comme des enfants insouciantes.



M. VIVIANI
Président du Conseil

L'immense salle fut bientôt comble et les taches blanches des infirmières s'harmonisaient patriotiquement, si j'ose dire, avec les couleurs bleues et rouges des costumes militaires.

A 2 heures, le président de la République arriva et prit place dans la loge d'honneur entouré des ambassadeurs de Russie, d'Angleterre, de Belgique, du Japon, de Serbie. Debout, les assistants écoutèrent les hymnes des nations alliées. Puis, M. Viviani s'avança sur la scène, accompagné des membres du gouvernement, et là, devant ses auditeurs vibrants du plus pur enthousiasme, il prononça l'émouvant discours que voici :

« Le bien suprême c'est, pour l'homme, l'honneur, et l'indépendance pour une nation. »

M. le président de la République, qui a tenu à assister à cette réunion, le gouvernement qui m'a donné le mandat d'y porter en son nom la parole, ne pouvaient demeurer étrangers à cette cérémonie patriotique. Et, encore que tant de deuils la viennent assombrir, c'est bien aujourd'hui la fête de la gloire dans cette vaste enceinte, trop petite cependant pour contenir même une faible partie de ses élus. Au nom de la nation je salue, jeunes hommes, votre vaillance. Vous ne serez d'ailleurs pas surpris qu'à travers vous je salue vos frères d'armes absents — et ceux que la guérison a libérés de leurs blessures, et ceux qui sont repartis déjà vers le champ du combat, et ceux qui subissent stoïquement la dure captivité sur le sol ennemi, et ceux enfin qui sont tombés pour toujours, offrant, sans un regret de leur splendide jeunesse, la rançon du sang, tandis que leurs mères paient encore la rançon des larmes !

Vous avez tous fait, de votre vaillance et de votre souffrance, un don magnifique au pays. Pourquoi ? Pourquoi tous ces héros — je parle de vous en parlant d'eux — ont-ils donné, donné-ils plus que leur vie même, dans cet élan d'héroïsme mystique dont la modestie fait la grandeur ? Comment-ils recevoir le salaire que la renommée avare verse si tardivement à la mémoire des disparus ? Ils savent que le piédestal de marbre n'attend que de rares privilégiés. Ils savent que la gloire ne fera pas descendre sur chacun d'eux sa lumière. Ils savent que leurs sacrifices seront anonymes, qu'ils s'immolent dans le mystère, que, s'ils tombent, sauf des proches, pour la plupart, leur mort sera ignorée. Ils le savent. Mais ils savent aussi que la vie n'est pas le bien suprême, que le bien suprême, c'est pour l'homme l'honneur et l'indépendance pour une nation. Ils savent que par eux les générations qui se lèveront demain sous le soleil seront affranchies des angoisses et des servitudes; ils savent que par eux la patrie rassemblera demain sur sa terre agrandie tous ses enfants. Et ils vont, le regard fixé sur l'image glorieuse qui se dresse dans l'avenir.

« Tant qu'il faudra combattre, la France combattra. »

Et leur fierté peut être plus grande encore. Quoique acharnés au combat quotidien de la tranchée, ils peuvent donner une attention suffisante à la noble nation dont ils sont les champions. Ils voient le grand miracle de l'unité morale couronnant l'unité matérielle. Ils voient la sérénité des âmes, la gravité des esprits, la virilité des courages, l'ensemble des vertus profondes de cette race, dont la lourdeur et l'hypocrisie allemandes affectaient de railler la prétendue légèreté. Ils voient tous les citoyens unis et toutes les mains serrées autour du drapeau. Mais il faut qu'ils apprennent que c'est à leur héroïsme que, pour la plus grande part, est due cette merveilleuse alliance des cœurs et des consciences.

Eh bien ! que, par reconnaissance pour tant de services, la nation plus intimement encore se lie aux combattants, aux captifs, aux morts ! La France est prête à tous les sacrifices, ainsi que ses alliés qui luttent à ses côtés pour le droit et dont je salue, au nom de mon pays, les héroïques soldats confondus dans cette salle avec les nôtres. Tant qu'il faudra combattre, la France combattra. Elle n'envisagera, d'accord avec ses alliés, l'éventualité de la paix qu'après avoir, avec eux, refoulé de la patrie belge l'agresseur, restauré pour elle-même l'intégralité de son unité territoriale, brisé d'un effort commun le militarisme prussien, libéré l'Europe. Cela, elle le doit à son histoire, à son passé, à son honneur. J'ajoute qu'elle le doit aussi à ceux de ses enfants qui saignent et qui meurent et qui pensent bien que ce n'est pas au pied des hécatombes qu'une paix précaire pourra germer...

Et maintenant, jeunes gens, puisque vous l'ont permis les soins éclairés de vos médecins, les soins charitables des infirmières et des infirmiers, que je remercie de leur inlassable dévouement, profitez de la magnifique offrande que le talent et le désintéressement des artistes de Paris vous apportent. Demain, vous continuerez à être tout à la patrie. Mais, que dis-je, ici vous ne cessez pas de la contempler. La France n'est pas seulement la patrie justicière, dont le bras vengeur a libéré et libérera les peuples. Elle est aussi la patrie gracieuse dont le subtil esprit les a vivifiés. Elle a une arme, son épée, dont l'Allemagne connaît le poids. Elle se pare, avec l'art immortel, du pur joyau que son génie a façonné. Et voilà ce qui accroît notre fierté : c'est qu'elle a la force et la douceur.

Et la représentation se déroula, variée, pleine d'attraits et chaleureusement applaudie, ependant que de jolies artistes distribuaient aux blessés des cigarettes, des bonbons, des fruits et des fleurs.

Ils construisent des ponts en Belgique

Les Allemands semblent préparer, de plus en plus, leur future retraite de Belgique. Ils construisent, en effet, avec beaucoup d'activité, sur la Meuse, à Engis, un pont d'une largeur de vingt-cinq mètres. D'autre part, à côté de l'ancien pont d'Andenne, ils en construisent un nouveau ainsi qu'un troisième de quinze mètres de large à Selayn. (Corr. part.)

DANS LA MARINE

Commandement à la mer. — Le lieutenant de vaisseau de réserve Broc est nommé au commandement du dragueur de mines France.

Légion d'honneur. — Le lieutenant de vaisseau Langlois, commandant une compagnie de la brigade de fusiliers marins, est inscrit au tableau spécial pour le croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Médaille militaire. — Obtiennent une proposition extraordinaire pour la médaille militaire : MM. Goachet, second-maitre fusilier, et Penduff, second-maitre clairon temporaire.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

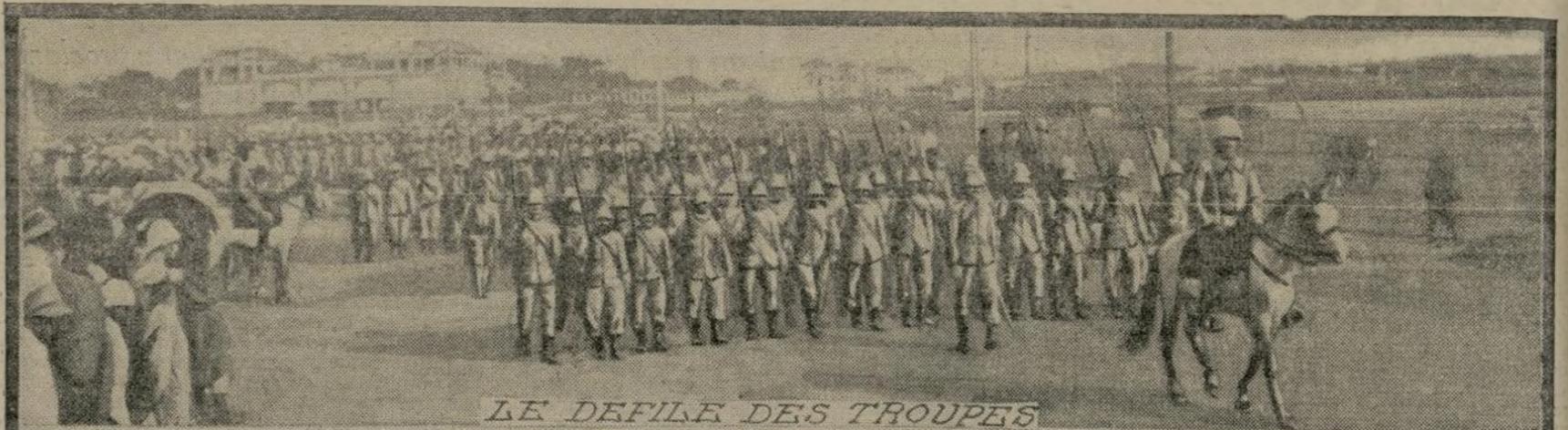
Quina, Viande Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

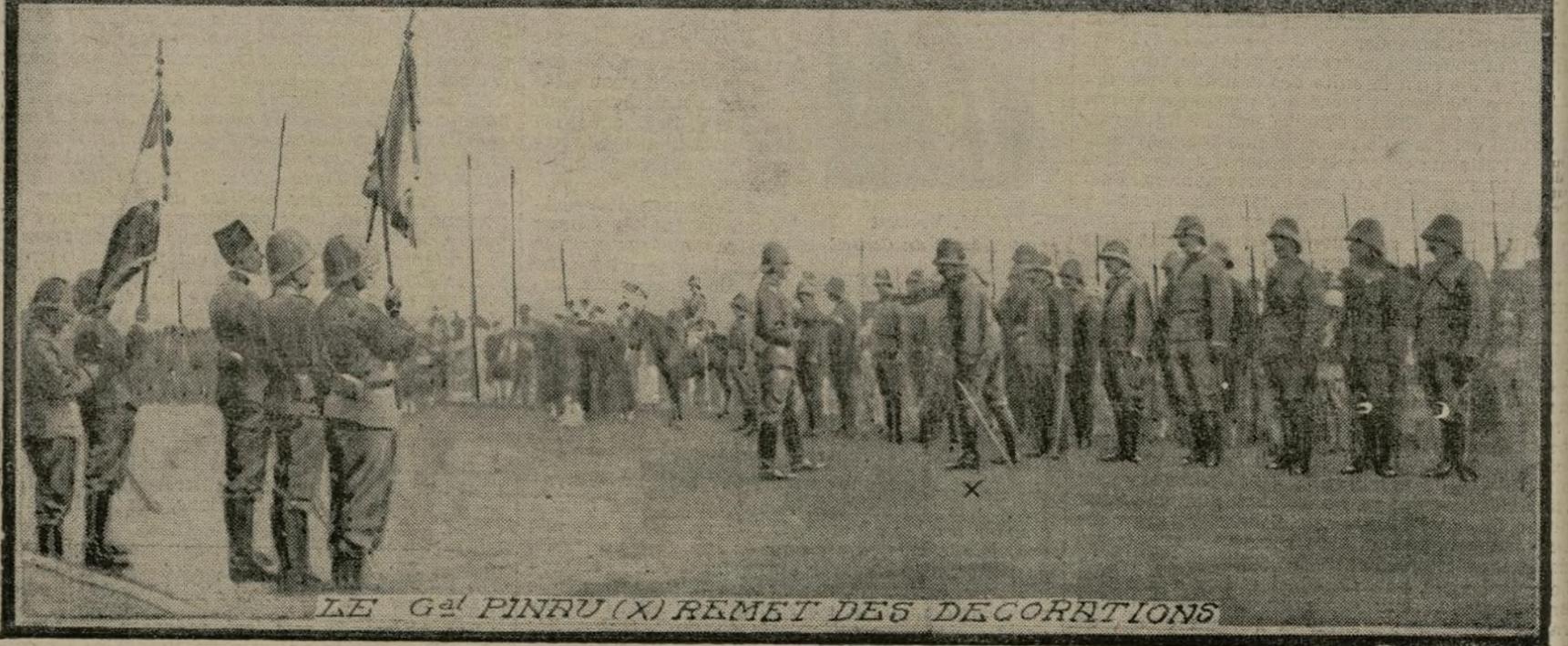
Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

Une remise de décorations à Dakar



LE DEFILE DES TROUPES



LE G^{ral} PINRU (X) REMET DES DÉCORATIONS

Dans la lointaine colonie, le cœur des soldats bat à l'unisson de celui des frères combattant dans la métropole pour le salut du monde. Le général Pinru, il y a quelques jours, remit des décorations attribuées à des chefs et soldats prêts à s'embarquer pour aller achever la conquête du Cameroun.

Deux grandes manifestations olympiques

C'est le 18 mars dernier que M. A.-V. Armour, membre du Comité international olympique, a remis au président de l'Exposition de San-Francisco la médaille d'or offerte par le comité comme prix des concours du Pentathlon Moderne qui sera disputé dans cette ville au mois d'août prochain. Cette remise a eu lieu avec une grande solennité. Pour rendre hommage au comité international, les directeurs de l'Exposition, suivant l'usage américain, lui avaient « consacré » la journée du 18 mars qui, dans les annales officielles, portera le nom de « International Olympic Committee day ». C'est dans la grande cour d'honneur qu'a eu lieu la cérémonie pendant que le drapeau olympique (blanc avec cinq anneaux entrelacés) flottait sur l'Exposition. Le président de l'Exposition, M. C.-C. Moore, a répondu au speech de M. Armour et l'a chargé de présenter au baron Pierre de Coubertin et à tous ses collègues ses remerciements et ses vœux pour la prospérité du Comité.

La seconde manifestation dont nous parlons a eu lieu ces jours-ci à Lausanne pour l'établissement dans cette ville du siège social du Comité International, qui y transporte ses archives et va y créer un musée olympique. La cérémonie, très brève, a eu lieu dans le vieil hôtel de ville de Lausanne. La salle des séances du conseil municipal, où se tenaient le syndic et les conseillers, avait été décorée de fleurs. Le baron de Blucay membre pour la Suisse, était présent ainsi que les membres de la commission lausannoise du Congrès de 1913, qui, restée en fonctions, aura la charge des archives et du musée. Le baron Pierre de Coubertin, président du Comité International, et M. le professeur Maillefer, syndic de Lausanne, ont échangé de brèves allocutions à la suite desquelles le procès-verbal a été rédigé et signé pour être conservé en double exemplaire dans les ar-

chives de la ville et dans celles du Comité. Le président de la Confédération helvétique, M. Motta, avait envoyé de Berne un chaleureux télégramme à M. de Coubertin, souhaitant au Comité la bienvenue sur le sol fédéral.

Nouvelles brèves

L'archevêque de Cologne au quartier général allemand. — Selon le *Lokal Anzeiger*, le cardinal-archevêque de Cologne

Le roi de Wurtemberg sur le front. — La *Gazette de Cologne* annonce que le roi de Wurtemberg se rend sur le front occidental. Le chancelier est retourné au quartier général.

Une torpille égarée. — Un de ces terribles engins de la guerre sous-marine a été trouvé sur la plage de Boulogne-sur-Mer, non loin du port, par des pêcheurs qui l'ont remis entre les mains de l'autorité maritime. On pense que cette torpille a été lancée par un sous-marin allemand, et, ayant manqué son but, a été rejetée sur le rivage. (D. p.)

Terrible accident d'automobile. — Une automobile appartenant à un colonel anglais a renversé sur la route de Danne à Etaples M. Olivier Adam, cimentier, qui eut le poignet droit cassé, la clavicle gauche brisée et deux côtes enfoncées. L'infortuné a été transporté à l'hôpital Saint-Louis à Boulogne-sur-Mer. (D. p.)

Chute mortelle. — A Treissereux (Oise), Mme Dauboin, cultivatrice, revenait du marché de Beauvais, lorsque, par suite d'un faux pas, le cheval qui conduisait sa voiture fit basculer le véhicule. La cultivatrice fut tuée sur le coup par suite d'une fracture du crâne. (D. p.)

Mortel accident. — Un sous-officier de l'armée anglaise, M. Sproul, attaché à l'Indian Cavalry, revenait en motocyclette de Boulogne, lorsque, à quatre kilomètres d'Aire, sa machine, par suite d'une circonstance inexplicable, se projeta contre un arbre. Ramené à l'hôpital d'Aire, l'infortuné sous-officier, qui avait le crâne fracturé, ne tarda pas à expirer. (Dép. part.)

Grave collision. — Vers midi, hier, à Paris, une collision s'est produite entre deux chariots d'ouvriers, dans la station Rennes, du Nord-Sud. Sept ouvriers ont été blessés, dont trois grièvement, ont été transportés à l'hôpital Laënnec. Ce sont les nommés Désiré Naudet, soixante-quatre ans, poseur, demeurant 4, avenue Jules-Ferry, à Malakoff; François Mazeaud, trente et un ans, poseur, 3, boulevard Garibaldi, et Yves Hascoët, cinquante et un ans, 20, rue Maugé, à Vanves.

Anarchiste arrêté. — Les inspecteurs de la police judiciaire à Paris ont arrêté hier matin, en vertu d'un jugement le condamnant à une amende non réglée, le dessinateur anarchiste Grandjouan. Grandjouan a opposé une très vive résistance aux agents. Il est au Dépôt.

TRIBUNAUX

Trois campagnes, médaillé et... déserteur. — Le 1^{er} mars, le canonnier Bourguignon, du 4^e régiment d'artillerie lourde, en garnison à Vincennes, quittait le quartier pour aller voir sa femme, habitant en hôtel à la Roquette. Il négligea de rentrer à la caserne. Le 5, comme il faisait du scandale, son logeur requit la force publique pour l'arrêter. On constata alors qu'il était déserteur depuis deux jours.

Bourguignon, qui a fait quinze ans de service aux colonies, a pris part à trois campagnes : Cochinchine, Sénégal, Madagascar. Sa poitrine est ornée de la médaille de l'Afrique occidentale. Il déclare, à l'audience, que son acte est consécutif à un accès de fièvre et demande à repartir sur le front.

Après plaidoirie de Mlle Mercier, par quatre voix contre trois, le canonnier a été acquitté.

« Je te reconnaitrai, avec ton melon ! » — Agé de dix-neuf ans, le jeune Emile Laurent ne savait comment manifester la joie qu'il avait de partir prochainement au service militaire. Se trouvant, le 4 mars, avec des camarades, dans un train de banlieue, en manière de plaisanterie il se mit, entre les gares de Noisy et de Rosny, à dévisser la glace de la portière de son compartiment. Un agent en civil intervint, auquel Laurent lança cette apostrophe :

— Ça va bien, je te reconnaitrai, avec ton melon ! L'agent prit le propos pour une injure, dressa un procès-verbal d'outrages, et, hier, Laurent a comparu, après avoir accompli quarante-deux jours de prison préventive, ce qui est jugé sans doute suffisant par le conseil, qui ne condamne le jeune conscrit qu'à 15 francs d'amende, après plaidoirie de M^e Vallée.

Pour éviter une punition. — Jules Terron, caporal au 31^e territorial, en garnison à Bessancourt (Seine-et-Oise), obtenait, le 6 février, une permission de vingt-quatre heures pour aller dans son pays, à Alençon. Ayant manqué le train devant le ramener à son corps, il changea la date de sa permission, la prolongeant ainsi de deux jours. Il ne tarda pas à regretter cet acte, et, pour éviter une punition, trouva plus simple de désertier. C'est au bout de dix-sept jours seulement qu'il fut arrêté par la gendarmerie. Terron a déclaré regretter son acte et a demandé à partir au feu.

Tout en lui accordant satisfaction, le conseil l'a condamné à deux ans de travaux publics.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

LL. AA. RR. l'infant don Carlos et l'infante Louise d'Orléans ont quitté Madrid pour se rendre à C... à Melilla.

INFORMATIONS

Sir Edward Grey est de retour à Londres. L'ambulance auxiliaire danoise, dirigée par le professeur E. A. Tscherning, chirurgien en chef de l'hôpital communal de Copenhague, et comprenant trois médecins et dix infirmiers, partira samedi prochain pour la France.

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De notre distingué confrère Pierre Vrignault, décédé à Saint-Raphaël, à l'âge de 48 ans. Il était le fils du maître journaliste Pierre-Henri Vrignault; De M. Arthur E. Valois, avocat à la Cour suprême des Etats-Unis, officier de la Légion d'honneur, ancien conseil du consulat général des Etats-Unis d'Amérique à Paris, décédé en son domicile, 44, avenue du Bois-de-Boulogne, âgé de 70 ans; De M. Saül Marzbach, banquier; De Mme Durand-Gasselin, femme du pasteur de Saintes, infirmière de la Croix-Rouge, décédée à la suite d'une fièvre infectieuse contractée en soignant les blessés militaires, âgée de 30 ans; De M. Gustave Oppenheim, décédé en son domicile, 174, rue de la Pompe; De M. Marc-Mathieu-Janvier Serra, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Nancy, dans sa 78e année; Du capitaine Rousseau, instructeur à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr, disparu depuis le 26 septembre. Il était le gendre de M. Le Poittevin, conseiller à la cour de Paris. La famille a été officiellement prévenue de la perte de ce brave officier; De Mme Henri Roy, présidente des Dames de charité, décédée dans sa 89e année, à Saint-Bel (Rhône); Du commandant Henri Valetton, décédé à Nantes, âgé de 57 ans; Il était le frère de l'abbé Valetton, curé doyen en retraite; De M. Augustin Pelletier, propriétaire de la chapelle des Ruaux, récemment décédé à Parnot (Haute-Marne); Du comte Maurice de Féligonde, décédé au château de Beaurepaire, à la suite d'une longue maladie qu'il avait contractée au début de la guerre, âgé de 28 ans; De M. Gaston de Roucy, beau-frère de la comtesse de Fauteureau, maire de Morlincourt, près Noyon, interné depuis le mois de septembre au camp de Wetzlar, province de Nassau, comme otage civil, décédé le 4 mars, après une courte maladie. Ayant tenté de sauver sa commune du pillage de l'ennemi, il fut fait prisonnier et emmené en captivité en Allemagne. Ses deux fils et son gendre sont sur le front; De M. Pierre Crépy, chef de bataillon du génie, breveté d'état-major, prisonnier à Torgau, décédé le 21 mars dernier d'un mal contracté au cours de la guerre. Il était ancien élève de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole de guerre, expert près les tribunaux de première instance et de commerce de la Seine; De M. Emilien Bouchez, constructeur, conseiller municipal d'Arras, décédé à Fécamp; De M. Louis Monnet, de Villiers-le-Bel; De l'abbé Cléophas Barras, précédemment curé d'Annay (Pas-de-Calais), décédé au presbytère de Gony-Saint-André, à l'âge de 63 ans.

Les aventures rocambolesques d'un aigrefin

Victor Jadot, âgé de trente-deux ans, se disant intermédiaire d'agents d'affaires, achetait des fonds de commerce à Paris et dans la banlieue, et, tout en négligeant de les payer, il s'y faisait livrer des marchandises de toutes sortes qu'il revendait à vil prix. Il avait plusieurs domiciles, le dernier, 52, rue Alexandre-Dumas, où il habitait avec une certaine Valentine Peneau, sa complice. En janvier dernier, traqué par la police, Victor Jadot avait jugé prudent de changer de nom, et, à cet effet, il fit une grande publicité par laquelle il se faisait fort d'obtenir la réforme des gens mobilisables. Il se fit envoyer ainsi des pièces d'état civil dont il se servit personnellement et continua ses escroqueries sous les noms de Chauveau, Chavon, Barthélemy, Berthier, etc. Malgré tout, Jadot allait être mis en état d'arrestation, et il usa alors d'un autre stratagème. Il fit venir à son domicile un ami malade, très malade, car il ne tarda pas à succomber. Ce dénouement, Jadot l'avait prévu, et son amie, Valentine Peneau, colporta partout la nouvelle du décès, mais en affirmant que c'était Jadot qui était mort. Notre homme disparaissait alors et allait bien tranquillement continuer ses exploits dans un autre quartier. La police cependant, continuait ses investigations, et, ces jours derniers, elle se présentait rue Alexandre-Dumas pour arrêter le coupable. Jadot, dit la concierge, il est mort le 27 février! Peu convaincus, et pour cause, les magistrats décidèrent de se rendre au cimetière de Pantin, afin de faire procéder à une exhumation. L'opération fut des plus concluantes. Cette fois, Jadot était bien mort. Quant à son amie, elle est actuellement sous les verrous.

La Bourse de Paris DU 14 AVRIL 1915

Quoique de façon peu sensible, les cours se sont tassés aujourd'hui dans la plupart des compartiments. Les affaires ont, d'ailleurs, été calmes et cela suffit à expliquer cette légère réaction. Parmi les fonds d'Etat, notre 3 0/0 perpétuel abandonne une dizaine de centimes à 72,30. Par contre, le 3 1/2 0/0 s'améliore quelque peu à 91,45. Dans le groupe des fonds étrangers, les Russes n'ont été que peu traités aux environs de leur clôture précédente. Le Turc est ramené de 65 à 64,75. De même l'Extérieure s'échablit à 87,45, conservant encore à ce cours une grande partie de ses récents progrès. Rien de particulièrement intéressant n'est à signaler du côté des établissements de crédit, en dehors de quelques points de hausse sur la Banque de France à 4,610. Aux grands Chemins français, on a réalisé le P.-L.-M. à 1.110, le Nord à 1.395, l'Orléans à 1.144. Par ailleurs, le Rio maintient et accentue même son avance des dernières séances à 1.590. Suez 4.370 au lieu de 4.379. En banque, notons une nuance de lourdeur dans le groupe russe. Par contre, les mines sud-africaines témoignent de fermeté.

THÉÂTRES

A la Porte-Saint-Martin. — Ce soir, à 8 heures, première (reprise) du Maître de Forges, dont voici la distribution : MM. Jean Coquelin, Moulinet; Jean Kemm, Philippe Derblay; Numès, Bachelin; Marquet, baron de Préfont; R. Praxy, duc de Bligny; Jean Coizeau, Octave; Jean Duval, le Général; Chambly, le Préfet; Person, Gobert; Darnaud, de Pontiac; Gosman, docteur Servan; A. Lévy, Jean; Totah, un Ouvrier; Mmes Nelly Cormon, Claire de Beaulieu; de Pouzols, Athénaïs; Marquet, marquise de Beaulieu; Sabrier, baronne de Préfont; A. Pascal, Suzanne; Della, Brigitte. Les conférences de la revue « la Renaissance ». — Demain vendredi 16 avril, à 3 heures récéisses, aux Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze, conférence de M. Vincent d'Indy : Musique française et musique allemande.

JEUDI 15 AVRIL

La matinée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — A 1 h. 30, Zaïre, Intermède, le Jeu de l'Amour et du Hasard. Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — A 1 h. 30, Lakmé, les Scènes alsaciennes, Soldats de France. Odéon (Tél. Gob. 11-42). — A 2 heures, l'Avare, le Médecin malgré lui, Intermède. Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche. Bouffes-Parisiens. — A 2 heures, la Jalouse, le Bouquet. Châtelet. — A 8 heures, le Tour du Monde en 80 jours. Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 2 h. 45, Ça va l'ça va l', revue, et le Homard. Galté-Lyrique. — A 2 heures, Rip. Grand-Guignol. — A 3 h., Renseignements, la Porte close, le Chauffeur. Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 2 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon. Revue av. Reine Derna. Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 37-53). — Relâche. Renaissance. — A 2 h. 30, Mam'zelle Boy-Scout. Théâtre Antoine. — A 2 h. 3/4, Une Nuit de Rouget de l'Isle, Intermède, Guillaume II et Néron. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 2 heures, l'Aiglon. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 1/4, l'Oncle Célestin. Vaudeville. — A 2 h. 1/2, les Surprises du divorce. Théâtre Albert-1er. — A 2 h. 1/4, la Souris.

Pour les amputés et mutilés de la guerre. — M. le président de la République a bien voulu accorder son haut patronage à la grande matinée au profit des amputés et mutilés de la guerre, aujourd'hui jeudi, au Trocadéro, au cours de laquelle se feront applaudir : Mmes Mérentié, Lapeyrette, Daumas, MM. Engel, Gresse, Georges Petit, de l'Opéra; Mme Lara et M. P. Mounet, de la Comédie-Française; Mmes Arbell, Brunet, M. Henri Albers, de l'Opéra-Comique; Mmes Guyta-Dauzon, M. Arquillière, de l'Odéon; Mlle Marguerite Deval et M. de Max; Mlle Astruc, Mme Bathori, Mmes Derval, Montjovet, Viardot. Mlle Mérentié interprétera la Marseillaise. Orchestre philharmonique (70 exécutants), sous la direction de M. L. Wurmser. C'est au début de la séance que M. Henri-Robert prendra la parole (2 heures précises).

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, matinée à 2 heures; soirée à 8 heures : la Petite Andalouse, le Rêve au clair de lune; merveilleuses vues en couleurs naturelles. Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

La soirée

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-22). — Relâche; samedi 24 avril, matinée à 1 h. 1/2, au bénéfice des œuvres de guerre; dimanche 18 avril, matinée à 1 h. 1/2, Patrie; soirée à 8 heures, Fais ce que aois, le Monde où l'on s'ennuie. Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — Relâche; samedi 17, à 7 h. 1/2, Mignon; dimanche 18, à 1 h. 1/2, le Jongleur de Notre-Dame, Paillasse, les Soldats de France. Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; samedi 17, en matinée, sixième Festival de musique française; en soirée, le Chapeau de paille d'Italie; dimanche 18, en matinée, le Chapeau de paille d'Italie; en soirée, la Vie de bohème, avec l'Intermède. Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche. Bouffes-Parisiens. — Relâche. Châtelet. — Relâche. Comédie-Royale (Tél. Louvre 07-36). — A 20 h. 45, Ça va l'ça va l', revue, et le Homard (R. Mistreo, Alice Weill, de Bedts, etc.). Location sans augm. Galté-Lyrique. — A 8 heures, Rip. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, Renseignements, la Porte close, le Chauffeur. Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon, Revue av. Reine Derna. Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 37-53). — A 8 heures, première du Maître de Forges (Jean Coquelin, Kemm, Numès, Marquet, etc., Mmes Nelly Cormon, Marquet, Pouzols, Sabrier, Andrée Pascal). Places de 1 à 6 francs. Location ouverte. Renaissance. — A 8 h. 1/4, Mam'zelle Boy-Scout. Théâtre Albert-1er. — A 8 h. 1/4, la Souris. Théâtre-Sarah-Bernhardt. — Relâche. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, Si j'étais Roi. Vaudeville. — A 8 h. 1/2, les Surprises du divorce. GAUMONT-PALACE. — A 8 heures (voir matinée).

Mesdames !

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle Ceinture-Maillot du D^r Clarans. Plaque illustrée adressée gratuitement sur demande. Etab^ls C.-A. Claverie, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous l. jours, de 9 h. à 7 h. p. Dames Spécialistes.

Nos Feuilletons Illustrés

Nos abonnés et lecteurs qui voudront posséder, depuis son premier fascicule, l'émotionnant récit de Louis Mirande, SOUS LA RAFALE, pourront se procurer les six numéros précédents, c'est-à-dire ceux des jeudis 4, 11, 18, 25 mars, 1^{er} et 8 avril. On peut aussi s'abonner au 52 numéros du jeudi contenant nos Feuilletons Illustrés. Demander à Excelsior les conditions de cet abonnement spécial.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Les Docteurs

du gd Etablissement Médical, 15, rue de Calais, soignent toutes maladies de 8 à 19 h. (Dim. de 9 à 12). Services par D^r Spécialistes : Maladies des nerfs, de l'estomac, de la femme, des voies urinaires. Renseig. gracieux. Notices 0.50 timbres.

RHUMES anciens et récents, TOUX BRONCHITES sont radicalement GUERIS par la Solution Pautaugerger Qui donne des POUMONS ROBUSTES et prévient la TUBERCULOSE Prix du flacon : 3 fr. 50. L. PAUTAUGERGER, 10, r. de Constantinople, Paris et ses environs.

LES REPAS SUR LE FRONT

La Maison CHEVALLIER-APPERT, qui a donné son nom au procédé de fabrication des conserves pour l'armée, continue à se spécialiser dans sa préparation de plats de viandes et de légumes tout accommodés, qu'il suffit de réchauffer à l'aide de la « Joffrette », chauffoir pratique, permettant aussi la préparation du café et du thé. Vente : toutes bonnes maisons d'alimentation.

COUVEUSE, POULES, LAPINS race pure

Oeufs à couver, recette pâtée économique donnant bénéfices. ELEVAGE SAINT-MICHEL, Langeais (Ind.-et-L.).

CUIRASSEZ-VOUS! CUIRASSEZ votre Gorge, vos Bronches vos POUMONS en les défendant en les préservant par l'antisepsie volatile des PASTILLES VALDA contre les dangers du froid, de l'humidité, des poussières des microbes. Pour guérir rapidement Rhumes, Maux de Gorge, Bronchites, Grippe, etc., aucun médicament ne possède l'efficacité merveilleuse des PASTILLES VALDA remède respirable antiseptique. Mais la préservation n'est assurée, la guérison n'est certaine que si vous employez bien les Pastilles VALDA Véritables seules réellement efficaces vendues uniquement EN BOITES DE 1.25 portant le nom VALDA

Vient de paraître :

PARIS-ADRESSES

Fascicule n° 3 contenant :

Maisons ouvertes actuellement. Liste des Décorés et Cités à l'ordre du jour. Préliminaires et Ephémérides de la Guerre. Maisons austro-allemandes sous séquestre. Les atrocités en France et en Belgique. Sociétés d'Assistance et Renseignements utiles.

1 fr. 50 le volume cartonné (in-8° jésus)

En vente au PARIS-ADRESSES, 21, rue Ganneron, Paris. Tél. Marcadet 07-00.

PARIS-ADRESSES

Nos Echos Illustrés



TELS LES ESQUIMAUX...

... Nos officiers, au front, s'étaient équipés de fourrures, qu'ils ne dédaignaient pas pendant les jours froids. Ils les ont maintenant déposées au vestiaire de la guerre. Il leur faut le « geste libre » pour courir de l'avant.



Prisonnier, conduit sur les lignes françaises, le Russe Boiko devait charger, dans des voitures, le butin que les Allemands faisaient dans les villas.



LA CHEVRE MASCOTTE DU 3^e GALLOIS

A la porte de l'église Saint-Jean, à Cardiff, une chèvre, le porte-bonheur du régiment, attend docilement la sortie des soldats qui assistent à l'office du dimanche.



LES ORPHELINS DE LA GUERRE

A la Trappe de Staoueli, près d'Alger, ils vivent, nombreux et combien choyés, les petits orphelins que recueille — d'abord — Xavier Privas, dans sa « Colonie » d'Etretat.



L'« ALGERIENNE » TRAVAILLE POUR NOS AFRICAINS

L'action généreuse de cette Société de bienfaisance s'exerce déjà sur des milliers de blessés d'Afrique, à qui l'Algérienne, inépuisablement, apporte l'appui moral et matériel.



ŒUFS DE PAQUES

— C'est curieux, ils me font tous le même cadeau !



LE BERSAGLIERE INDECIS

— Je pars... Je ne pars pas... Je pars.



LES PESSIMISTES

— On vient d'envoyer 15,000 têtes de bétail à nos troupes...
— Pourquoi diable n'envoie-t-on que les têtes à nos soldats... et que fait-on du reste ? (Alain Saint-Ogan.)